

Hayom

TODAY היום

N°
95

printemps
2025

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
Noa Kirel

SAGA
Halpérin-Spierer:
histoires de familles

PORTRAIT
Cosette Harcourt

INTERVIEW EXCLUSIVE
Norbert Saada
Partie 2

GIL

Monture +
2 verres à votre vue
CHF 60.-

Vision de près ou de loin



EXAMEN
DE VUE
OFFERT

PRENDRE RENDEZ-VOUS
EN MAISON



Édito



80 ans de la **libération** **d'Auschwitz**: un devoir de mémoire impératif

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

Le 27 janvier 1945, les troupes soviétiques libéraient le camp d'Auschwitz-Birkenau, révélant au monde entier l'horreur absolue de la Shoah. Quarante-vingts ans plus tard, cette date reste gravée dans nos mémoires comme un symbole de la barbarie humaine, mais aussi de la résistance et de l'espoir. En Suisse, il y a quelques semaines, ce jour a revêtu une importance particulière, le pays ayant joué un rôle ambigu durant la Seconde Guerre mondiale. Car, oui, si la Suisse, neutre durant le conflit, a été un refuge pour de nombreux persécutés, elle a également fermé ses frontières à des milliers de Juifs fuyant la barbarie nazie. Cette politique restrictive, motivée par des considérations économiques et politiques, a contribué à sceller le destin tragique de nombreux innocents. Notre pays, terre d'accueil et de paix, fort de sa tradition humanitaire et de son rôle de médiateur international, a la responsabilité de promouvoir la paix et la tolérance dans le monde. En assumant son passé, en sachant en tirer des leçons et en s'engageant pour l'avenir, il contribuera à construire un monde où les abominations d'Auschwitz ne se répéteront jamais.

De fait, cette commémoration se conjugue aujourd'hui sur plusieurs axes. D'abord, elle apparaît comme un rappel essentiel de l'importance du devoir de mémoire. Il s'agit, encore et encore, de transmettre aux jeunes générations l'histoire de la Shoah, afin qu'ils comprennent les mécanismes qui ont conduit à un tel génocide et qu'ils s'engagent dans la lutte contre toutes les formes de discrimination et de racisme.

Comme toujours, l'éducation joue un rôle crucial dans la prévention de la résurgence de l'antisémitisme et de la xénophobie. Il est plus que jamais essentiel d'enseigner l'histoire, notamment celle de la Shoah, de manière objective et critique, en mettant en lumière les responsabilités individuelles et collectives. Les témoignages des survivants, de plus en plus rares, sont des sources précieuses pour sensibiliser les jeunes à la réalité de l'horreur concentrationnaire. Il s'agit d'un combat contre l'oubli. Mais les années passent, les témoins disparaissent, et le risque de banalisation de l'histoire est réel. Il est donc impératif de maintenir vivante la mémoire des victimes, de rappeler les noms, les visages, les destins brisés. Les lieux de mémoire, comme les musées et les mémoriaux, jouent un rôle essentiel dans cette transmission.

Ensuite, la lutte contre l'antisémitisme et le racisme est l'affaire de tous. Chacun a un rôle à jouer, à son niveau, pour défendre nos valeurs de tolérance, de respect et de dignité humaine. Il s'agit de réagir face aux discours de haine, de dénoncer les actes discriminatoires, de soutenir les initiatives qui promeuvent le vivre-ensemble. Dans cette optique, ces commémorations ne doivent pas être un simple rituel. Elles doivent être l'occasion d'un engagement renouvelé pour l'avenir, un engagement pour une société plus juste, plus inclusive, où chacun puisse vivre libre et en sécurité, quelles que soient son origine, sa religion ou ses convictions.

La mémoire des victimes d'Auschwitz doit nous servir de boussole pour naviguer dans un monde complexe et incertain. Elle doit nous rappeler que la haine et la violence ne sont jamais la solution, et que le respect de l'autre est la clé pour bâtir un avenir commun. À méditer.

Hag Pessah Sameah! 

VOTRE EXIGENCE



CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

N°
95
2025

Communauté juive libérale de Genève
GIL, chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef
Dominique-A. PELLIZARI

Responsables de l'édition & publicité
Jean-Marc BRUNSCHWIG
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir ? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à :
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Printemps 2025
Tirage: 3000 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 96
Été 2025

© Photo couverture:
Noam Ekhaus



14. J'AIME TEL-AVIV
Le Musée d'Art



32. GROS PLAN
L'acteur israélien
Dror Keren

1. ÉDITO
80 ans de la libération
d'Auschwitz: un devoir
de mémoire impératif

DU CÔTÉ DU GIL

4. LES MOTS DE RABBI NATHAN
« Personne ne se moque
de Dieu à l'hôpital,
personne ne se
moque de Dieu dans
une guerre... »

5. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
Être sioniste aujourd'hui

7. GIL
Célébrations

8. LIRE LE TALMUD AVEC
Alain Souchon

10. TALMUD TORAH
Un week-end enneigé

MONDE JUIF

13. HÉRITAGE
Michèle Taylor

14. J'AIME TEL-AVIV
Le Musée d'Art
de Tel-Aviv est aussi
un peu genevois

17. LES RAILS DE LA MÉMOIRE
Lyon inaugure le
Mémorial de la Shoah
pour le 80^e anniversaire
de la libération des
camps

36. INTERVIEW

Black Jews



18. SAGA
Histoires de familles

22. INTERVIEW
La vie de mon père
ne peut pas faire l'objet
de marchandages

24. GROS PLAN
La tomate cerise: la
« petite cherry » des
tomates israéliennes !

25. KKL-JNF
Le Chemin de Kfar Aza
passe par Ruhama ou
un défi à l'israélienne

26. OUVERTURE DE CAMPAGNE
Keren Hayessod:
Retour sur un Gala
mobilisateur pour Israël

29. INNOVATION
IMMA Health: une
révolution israélienne
dans la PMA

30. HOMMAGE
Corinne Allal: la
chanteuse israélienne
qui « n'avait pas
d'autre terre »

CULTURE

32. GROS PLAN
L'acteur israélien
Dror Keren fait
dialoguer avec brio l'art
et la réalité

34. CULTURE
Moritz Daniel Oppenheim

36. INTERVIEW
Black Jews

43. RENCONTRE
En quête d'identité

45. PORTRAIT
Cosette Harcourt
et le mythique studio
photo des vedettes

50. EXPOSITION
Comment les nazis ont
photographié leurs
crimes, Auschwitz 1944

PERSONNALITÉS

52. PORTRAIT
Art Spiegelman:
l'artiste qui a réinventé
la bande dessinée

54. ENTRETIEN
La relation
parents-enfants
et sa complexité

56. PEOPLE
Les News

58. ENTRETIEN
Norbert Saada: 2^e partie

62. PLAN RAPPROCHÉ
Ludwig Guttman:
à l'origine des Jeux
Paralympiques

65. INTERVIEW EXCLUSIVE
Noa Kirel: « Je travaille
dur pour relever des
défis complexes et
ne jamais abandonner »

© Fig tree_Afrikamera.2024



LES MOTS DE RABBI NATHAN

« Personne ne se moque de Dieu à l'hôpital, personne ne se moque de Dieu dans une guerre... »

Rabbin Nathan Alfred

Il y a quelques mois, l'un de mes camarades d'enfance m'a fait découvrir la chanson *Laughing with* de la chanteuse juive américaine d'origine russe Regina Spektor. Il avait lu un article que j'avais écrit sur mon expérience dans un hôpital israélien. J'y soutenais que la coopération entre les patients, les médecins et les infirmières juifs, chrétiens, musulmans et druzes pouvait servir de modèle de coexistence dans la société israélienne. Lorsque la maladie est l'ennemi commun, la lutte contre l'autre perd de son importance. Et cela lui a rappelé cette chanson que Spektor avait écrite en 2009 et qui commence ainsi : « Personne ne se moque de Dieu à l'hôpital, personne ne se moque de Dieu dans une guerre... ».

Lorsque j'ai écouté la chanson, j'ai été immédiatement séduit non seulement par la tessiture et la voix de Spektor, mais aussi par l'affinité avec sa théologie, qui doit certainement être basée sur son éducation juive soviétique, en tant qu'enfant d'immigrés qui se sont installés aux États-Unis lors de la vague d'immigration qui a suivi l'éclatement de l'URSS. La chanteuse fait ressortir l'humour noir si présent dans cette culture riche, aiguisée par des années d'oppression.

Les paroles s'envolent « Mais Dieu peut être drôle, lors d'un cocktail, en écoutant une bonne blague sur le thème de Dieu ». Ce sont les blagues que nous connaissons si bien, non seulement lors des cocktails, mais aussi dans les sermons rabbiniques, lorsque nous nous moquons de notre propre incrédulité, voire de notre refus de croire contre l'évidence de nos propres yeux. Le type qui ne trouve pas de place de parking et qui prie Dieu pour en avoir une, promettant en retour d'aller à la « shul » tous les Chabbats. Puis, « par hasard », il en trouve une et dit alors à

Dieu qu'il n'en a finalement pas besoin. Ou l'homme qui se noie et refuse la bouée de sauvetage, le bateau et l'hélicoptère qui tentent de le secourir, parce qu'il attend que Dieu le sauve. Ou encore, toujours dans la mer, le garçon miraculeusement sauvé et la réponse de sa mère « il avait un chapeau ». Ce sont des classiques du genre, qui nous taquent avec nos théologies et nos attentes figées.

La chanson de Spektor évoque des exemples similaires, en réfutant l'idée de Dieu comme quelqu'un « présenté comme un génie qui fait de la magie comme Houdini ». Elle rejette également l'idée, si chère aux télé-évangélistes américains, selon laquelle « il vous donnera de l'argent si vous priez de la bonne manière ». Son point de vue est sérieux, et même plus juif : lorsque les temps sont durs, personne ne se moque de Dieu. Lorsque nous recevons de mauvaises nouvelles, notre orgueil s'efface. La théologie et la prière ne semblent plus si hilarantes.

Une conclusion quelque peu troublante clôt la chanson : « Personne ne rit de Dieu : nous rions tous avec Dieu ». Comme le dit le proverbe yiddish, « Mann tracht und Gott lacht » : nous faisons nos plans et Dieu rit de l'absurdité de nos illusions de grandeur humaines. Ce n'est pas très drôle, mais peut-être qu'en fin de compte, le fait d'être ramené à notre taille nous permet de rire de nous-mêmes. Et c'est cette autodérision, si typique de l'humour juif, qui nous permet de survivre dans les circonstances les plus difficiles. 📌



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

Être sioniste aujourd'hui

Rabbin François Garaï

Depuis le 7 octobre 2023, sioniste est redevenu un qualificatif accusateur. Ce n'est pas la première fois qu'il en est ainsi. Ainsi à Moscou en janvier 1953, lors du Procès des Blouses Blanches, des médecins juifs furent accusés d'avoir assassiné deux dirigeants soviétiques et qualifiés non de *Juifs* mais de sionistes. Déjà en novembre 1952, lors du procès Slánský à Prague, les accusés parmi lesquels une majorité de Juifs (11 sur 14) furent également qualifiés de sionistes. Rien n'a fondamentalement changé. Hier comme aujourd'hui, l'antisémitisme reste un déguisement de l'antisémitisme.

Alors que veut dire sionisme ?

Pour l'Organisation Sioniste mondiale, dont nous faisons partie à travers l'Union Mondiale pour le Judaïsme libéral, le sionisme c'est :

- **affirmer** l'unité du peuple juif, son lien avec Eretz Yisrael et la centralité de l'État d'Israël et de Jérusalem, sa capitale, dans la vie de la nation ;
- **rendre** possible la Aliya en Israël et faciliter l'intégration de tous les immigrants au sein de la société israélienne ;
- **aider** à ce qu'Israël, en tant qu'État juif soit démocratique, fidèle à la vision des prophètes, respectant les multiples facettes du peuple juif et de tous ses concitoyens, luttant pour la paix ;
- **assurer** l'avenir et la spécificité du peuple juif en favorisant l'éducation juive et l'enseignement de l'hébreu ;
- **cultiver** la responsabilité juive mutuelle et la défense des droits des Juifs en tant qu'individus et en tant que nation ;
- **représenter** les intérêts nationaux du peuple juif et
- **lutter** contre toutes les manifestations d'antisémitisme.

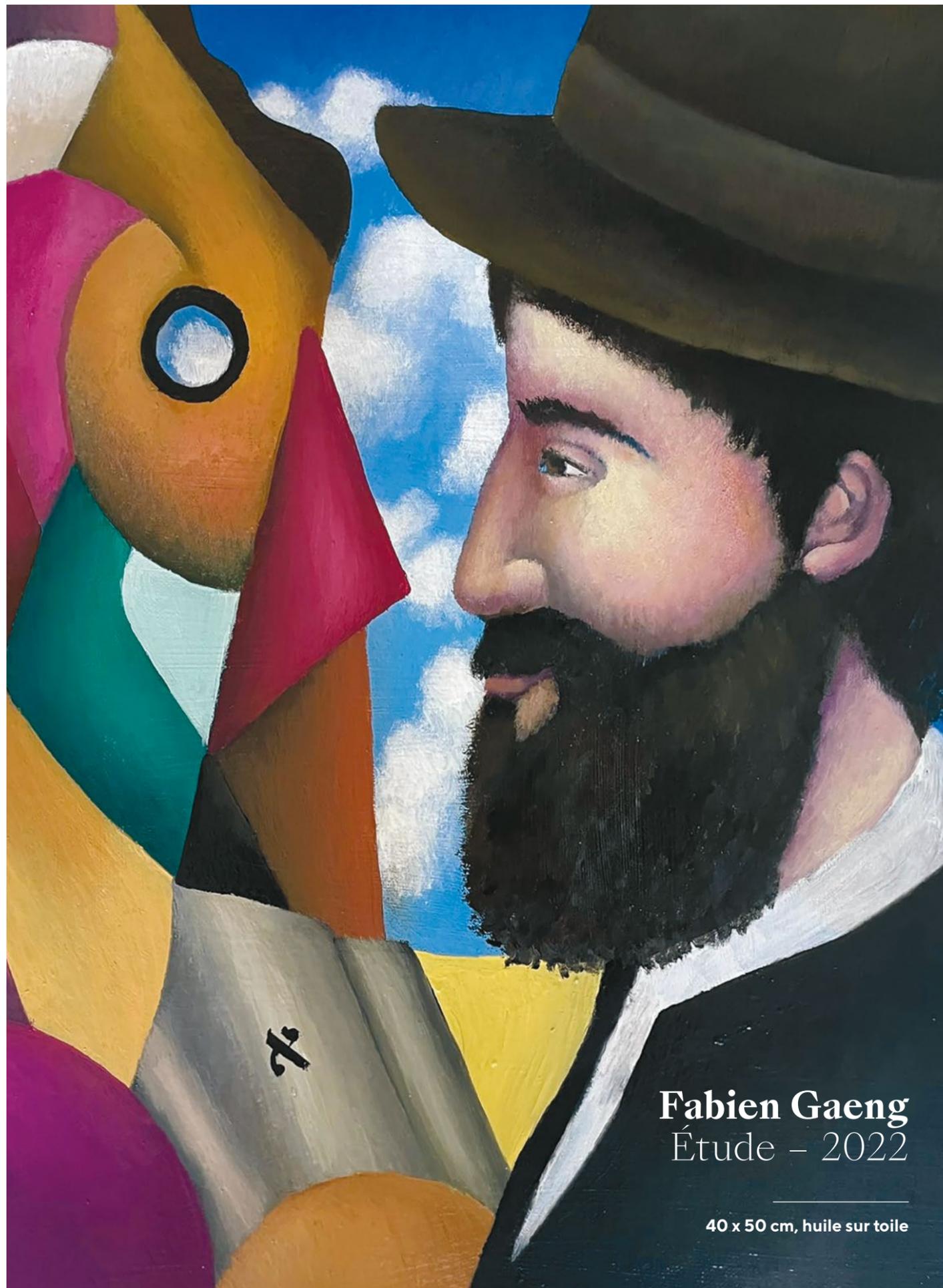
Je citerai également le rabbin Zach Shapiro qui affirmait cela en tant que Juif de la Diaspora :

Je suis sioniste car je crois

- en l'existence d'Israël en tant qu'État juif libre, démocratique et pluraliste ;
- au droit à l'autodétermination des Palestiniens ;
- que le judaïsme doit avoir une patrie où pouvoir, en toute sécurité, être juif ;
- en la responsabilité d'Israël d'affirmer la valeur de chaque être humain et de contribuer au Tikkoun Olam (l'amélioration du monde), et enfin
- qu'Israël nous parle du passé, nous inspire dans le présent et nous motive vers un avenir.

C'est pourquoi pour nous, Juifs de la Diaspora, le sionisme est plus complexe qu'un simple nationalisme, car il implique la reconnaissance de l'indigénité du peuple juif sur la terre d'Israël tout en reconnaissant l'enracinement des Palestiniens sur cette terre. Être sioniste en Diaspora, c'est favoriser la solidarité des Juifs envers Israël, affirmer une vision démocratique et égalitaire de l'État d'Israël et lutter contre l'antisémitisme, sans rien occulter des difficultés actuelles.

Les temps qui se sont succédé depuis le 7 octobre 2023 ont été difficiles. En dépit de cela, puisse le prochain Yom HaAtzmaout nous rappeler à nos responsabilités de Juifs de la Diaspora et puisse un chemin vers la paix et la reconnaissance de tous par tous, permettre l'émergence d'un Moyen Orient apaisé. 📌



Fabien Gaeng
Étude – 2022

40 x 50 cm, huile sur toile

Célébrations

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Tessie LANG
26 octobre 2024



Jonathan SESTITO
9 novembre 2024



Myriam AZOULAY
14 décembre 2024

NAISSANCES



Aaron MARCOVITCH IORGULESCU
12 novembre 2024
Fils de Yohanan Ion IORGULESCU
et de Aude MARCOVITCH IORGULESCU



Agathe, Rose GRILLET AMOS
14 janvier 2025
Fille de Yaël AMOS
et Romain GRILLET

RETROUVEZ LE CERCLE
DE BRIDGE DU GIL SUR
WWW.BRIDGE-GIL.CH

Viens suivre le GSI sur Instagram

[@gsi.protection](https://www.instagram.com/gsi.protection)

ANIMATION MUSICALE

Patrick Amsellem
gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi Nathan. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushin stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa playlist latino-italienne, note chanteur-guitariste e talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en reemande et rappelle « Patriiiiiiiiick! ».

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem
Guitariste chanteur | CMT Club Med talents
pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44

LIRE LE TALMUD AVEC

Alain Souchon

(T.B. Nazir 59a)

Le facétieux compositeur eut jadis le génie d'entonner l'étonnant refrain que voici : « C'est pas toi qui y es, dans le Bagad de Lann-Bihoué ». La plupart des musicologues sont unanimes quant à l'inspiration à l'œuvre dans ce monument de la chanson française : le grand Alain se serait souvenu de ses vacances d'été passées en Bretagne, qui lui auront donné l'occasion d'entendre et d'admirer la célèbre formation bretonne.

Reste une question : si le mot nu ment, qu'en est-il du Bagad ?

Gérard Manent



Qu'il convienne de se méfier du monument, et de son corollaire discursif la grandiloquence, ce n'est pas seulement ce calembour liminaire (sorte de notariqon facétieux grâce auquel dans le monument il deviendrait licite – car lisible, voire risible – de déceler que décidément le « mot nu ment », qui nous l'apprend, puisque le philosophe Clément Rosset nous aura prévenus : « L'écart entre le réel et sa représentation aboutit à la valorisation grandiloquente de l'image au détriment de la réalité : cet écart [...] définit, si l'on veut, [...] l'espace de la violence »).

La question du jour, entant qu'elle entend bien viser le réel et non le rater, pourrait donc se dire ainsi : qu'est-ce qui se joue dans la monumentalisation de ce Bagad, fût-il de Lann-Bihoué ou d'ailleurs ? Une première lecture semble d'emblée s'imposer, qui lierait monument et vêtement. En effet, rien n'oblige (du moins dans une approche rigoureusement talmudique qui ne préjuge de rien, et encore moins de l'évidence) à considérer que ce mot « Bagad » soit du breton².

Disons le autrement : que le Bagad de Lann-Bihoué soit un monument de la culture bretonne, et qu'en tant que tel il appartienne à son folklore (au sens le plus anthropologique qui soit), voilà qui n'implique aucunement qu'une équivoque verbale n'enfoncé son coin dans le bois linguistique dont il est fait. Les hébraïsants auront déjà deviné où je veux en venir, qui auront reconnu dans ce gaélique *Bagad* son double hébreu, soit le verbe *bagad*, ou « vêtir » en français.

Or, là où le monument du Bagad rejoint précisément le vêtement du *beged*, c'est dans le proverbe bien connu : « l'habit ne fait pas le moine ». En effet, il est notoire que l'habit cache certes la nudité, mais se double d'une fonction de monstration, de dévoilement d'une identité qui peut s'avérer aussi trompeuse que factice. D'où l'on conclura sans ambages : oui, le vêtement ; il te ment sans arrêt, dès lors que tu te vêts, donc que ton vêtement tu revêts. Ainsi, tout comme « le mot nu ment », le

« vêt te ment » : il en irait donc de l'habit comme du mot. On comprend pourquoi les moines font vœu de silence...

Les choses vont tant bon train que l'on croirait que le mot fût crétois. On se souvient en effet du fameux paradoxe : tous les Crétois sont des menteurs ; donc, si un Crétois affirme qu'il est menteur, nous voilà bien embarrassés. Car de deux choses l'une : s'il est bien vrai que les Crétois mentent comme ils respirent, alors ce Crétois en disant qu'il ment ne ment pas ; et s'il ment bel et bien, confirmant que les Crétois sont d'irréductibles menteurs (en quoi, précisément, ils mentent comme des arracheurs de dents), alors en mentant sur le fait qu'il ment, ce Crétois énoncerait une vérité. Mais quel rapport, me direz-vous, avec le vêtement ? Eh bien, le rapport, c'est que le mot nu ment si bien que *beged* ne désigne pas seulement le vêtement qui te ment, mais aussi, c'est là l'astuce, la trahison – soit : le double jeu.

Quant à l'équivoque propre au vêtement, la *Torah* la savait certes déjà : « Une femme ne portera pas de costume masculin et un homme ne mettra pas un vêtement de femme³ ». Il est intéressant de noter, à ce titre, que le motif de l'habit constitue la trame de ce même chapitre, puisqu'on peut y lire, concernant les objets trouvés qu'il convient de restituer à leur légitime propriétaire : « Ainsi feras-tu pour son âne, ainsi feras-tu pour son vêtement, ainsi feras-tu pour tout objet perdu par ton frère⁴ ». De même, un peu plus loin, un verset porte : « Tu ne te couvriras pas d'un vêtement hybride, c'est-à-dire tissé de laine et de lin ensemble⁵ », pour ensuite enchaîner sur le commandement de *tsitsit* : « Tu te feras des franges aux quatre coins du vêtement dont tu te couvriras⁶ ».



Or, il serait naïf d'en conclure qu'en cette circonstance, le vêtement ne ment pas. En effet, le terme « vêtement », employé uniformément dans la traduction de ces quatre versets, ne recouvre pas le même mot hébreu : d'où il faut bien conclure que le mot nu ment, encore et toujours. À y regarder de plus près, on constate que ce ne sont pas moins de quatre termes (respectivement *simlah*, *keli*, *cha'atnez* et *kanaf*) qui sont employés pour désigner le vêtement. Pire, au verset 5, le vêtement masculin et le vêtement féminin sont respectivement désignés par *keli* et *simlah* !

De cet écart lexical les Sages déduisent que si le mot *simlah* désigne bien, s'agissant de la femme, le vêtement, le terme générique *keli* renvoie à une interdiction plus vaste, qui touche jusqu'à l'épilation, puisque selon R. Hiyya' bar 'Abba', qui enseigne au nom de R. Yoanan, tout homme qui ôte les poils de ses aisselles (ou ses poils pubiens...) transgresse l'interdit de mettre des vêtements de femmes. Dans le registre du mensonge, nous aurions donc une équivalence entre le vêtement (qui te ment), le mot (qui, nu, ment) et le corps de l'homme qui, nu, ment tout autant sur son genre.

D'où je me permettrai, avec Ivan Segré, de conclure : « Il n'y a donc que les crétiens, et les fascistes, qui identifient quelqu'un à son vêtement⁷ ». ■

¹ Clément ROSSET, *Le Réel. Traité de l'Idiotie*, collection « Reprise », Les Éditions de Minuit, 2004, p. 112.

² Je rassure les puristes : *bagad* signifie bien « groupe » en breton...

³ Deutéronome 22:5.

⁴ Deutéronome 22:3.

⁵ Deutéronome 22:11.

⁶ Deutéronome 22:12.

⁷ Ivan SEGRÉ, *L'esprit du judaïsme, la police, et la règle du jeu*, « Lundimatin » n°64, 6 juin 2016.



Matteo Aim
Enseignant de la Kitah Vav

Une année scolaire «giloise» plutôt mouvementée s'annonçait déjà en juin pour les profs du Talmud Torah avec le changement de directrice. Depuis des années, Émilie était bien plus qu'une directrice. Pour beaucoup d'entre nous, jeunes professeurs du Talmud Torah, elle était un repère, une présence rassurante et bienveillante qui nous accompagnait dans notre engagement auprès des élèves. Nous avons été tristes de la voir partir et à la fois reconnaissants pour tout ce qu'elle nous a apporté, et impatients de voir comment l'histoire du Talmud Torah allait se poursuivre.

C'est à la rentrée que nous avons fait la rencontre d'Olivia lors de notre Chabbaton annuel des profs. Ce week-end, qui a lieu depuis maintenant trois ans aux Diablerets, dans un agréable chalet ensoleillé la plupart du temps, nous permet de planifier le programme de l'année. En août dernier, il a été un moment d'échanges sur l'évolution du Talmud Torah. Avec Olivia, des nouveautés ont vu le jour, notamment l'introduction des cours de musique avec Ruth Gabe, qui a suscité beaucoup d'enthousiasme. L'idée d'appuyer l'approche musicale sur

l'apprentissage de la tradition juive nous a semblé une belle opportunité pour enrichir l'expérience des élèves. Puis elle nous a aussi proposé de nouvelles «pistes» éducatives, cherchant à diversifier les méthodes. Son but, durant cette année, était également d'améliorer le niveau de lecture des élèves en hébreu, ce qui a été adapté à notre programme habituel.

Au fil des mois, l'année a connu son lot d'ajustements et de réorganisations, comme dans toute transition. C'est dans cet esprit que nous nous sommes réunis en janvier lors de notre «Nuit au Gil» entre profs, un moment important pour faire le point et affiner le programme jusqu'à la fin de l'année. Aujourd'hui, nous voyons la suite avec confiance et enthousiasme. L'équipe enseignante reste soudée et déterminée à offrir, notamment, le meilleur enseignement aux élèves, en s'ancrant aux valeurs qui nous ont été transmises au GIL et en s'appuyant sur le soutien de la communauté, des parents et du comité.

C'est ainsi que nous poursuivons cette belle aventure remplis d'énergies positives, convaincus que tout défi est aussi une opportunité de grandir ensemble. 🍷





Un week-end enneigé

Nous sommes partis en train le vendredi soir, skis et bâtons en main. Le trajet jusqu'à l'hôtel s'est très bien passé et nous avons pu prendre possession de nos chambres, qui étaient très confortables. La soirée s'est déroulée agréablement. Nous avons fait un petit office de Chabbat avant de laisser un peu de temps libre pour que chaque jeune puisse créer des liens avec ses camarades.

Déborah, Lonie et Tamara

Le samedi matin, nous nous sommes retrouvés, toutes et tous, pour le buffet du petit-déjeuner. Juste après, l'hôtel nous a fourni de quoi préparer nos sandwiches pour le repas de midi. Nous avons ensuite pris le bus pour nous rendre à la télécabine, direction les pistes! Malgré un temps plutôt nuageux, les conditions étaient bonnes et nous avons pu dévaler les pentes sans problème. Celles et ceux qui connaissaient déjà la station ont pu nous guider sur les pistes et le Ski Park en a séduit plus d'un. Répartir les jeunes entre groupes de différents niveaux a permis de garder un rythme adapté pour chacun. De plus, nous avons remarqué que les jeunes étaient très solidaires les uns envers les autres, ce qui fait toujours chaud au cœur.

À midi, nous nous sommes retrouvés dans un magnifique restaurant panoramique, qui nous a offert une vue grandiose et une compagnie encore plus agréable. Nous avons pu déguster les sandwiches préparés le matin même par nos soins avant de regagner les pistes, pour certains, et l'hôtel, pour d'autres. Les skieuses et les skieurs ont été récompensés par un chocolat chaud à l'arrivée, ce qui nous a permis de discuter de notre après-midi de ski et de comparer nos courbatures naissantes. Encore motivés et portés par l'énergie du ski, nous avons rejoint l'hôtel à pied. Après un moment de temps libre, nous sommes allés à la piscine pour profiter d'une partie de volleyball aquatique et des bains chauds du Centre Sportif de Leysin avant de déguster un délicieux buffet.

Après la Havdalah, nous avons joué à quelques jeux avant de nous souhaiter bonne nuit et de rejoindre nos chambres respectives. Les jeunes sont arrivés relativement éveillés au petit déjeuner et ont décidé de faire une petite balade pour visiter les alentours. Nous avons récompensé leur initiative avec un deuxième chocolat chaud autour duquel nous avons discuté de ce week-end.

Notre séjour à Leysin s'est clôturé avec une Knesset où les jeunes nous ont fait part des aspects positifs et des points à améliorer dans ce voyage. La cohésion de groupe et la bonne entente ont été les points clés de cette discussion. Ce voyage était un plaisir autant pour les responsables que pour tous les participants. 🇮🇱



Ambassadrice Michèle Taylor

GIL member Ambassador Michèle Taylor treated us on Monday, November 19th to talk about her family's legacy, tracing the story of survival and intellectual achievement from her Austrian great-grandparents down 3 generations. Petite in stature but imposing in her determination to help make the world a better place in true Jewish tradition, Michele painted the portrait of some of the family members whose genetics or teachings have helped mold her singular abilities and outlook. She traced to the examples given by her ancestors, through illustrative and witty anecdotes, her talent for mathematics (she holds an advanced degree in the subject) and unswerving determination in improving compliance

of human rights through her leadership positions in many fora. With articulate and incisive delivery she displayed both in post-Oct 7th gatherings and in her capacity as US Ambassador to the United Nations Human Rights Council, Michele also described some of the challenges she has faced, sharing further insights in a lively Q & A session. Her perceptiveness and deep-rooted compassion for humanity has made her, throughout the 3-year tenure now drawing to a close, an outstanding advocate both for human rights and Judaism. Although we at the GIL will miss having her close at hand, we will hold her to her promise of joining us in order to blow the shofar for us once again at Rosh HaShanah. 🇮🇱

my MANOR

MA FIDÉLITÉ, RÉCOMPENSÉE

Réductions exclusives et offres personnalisées

- **Jusqu'à -30% de réduction**
- **Prix réduits sur des produits sélectionnés**
- **Surprise d'anniversaire**
- **Gagnez des points pour payer vos achats chez Manor**

Scannez et profitez en immédiatement !

Planter pour faire refleurir la Vie !

Aidez-nous à faire revivre les forêts d'Israël :

Faites un don !

קרן קיימת לישראל
K K L - J N F

Keren Kayemeth Leisrael
Fonds National Juif (Suisse)
CH14 0900 0000 1200 3244 7
Tel. 022 347 96 76
www.kklsuisse.ch
info@kklsuisse.ch



J'AIME TEL-AVIV

Le Musée d'Art de Tel-Aviv est aussi **un peu genevois**

Karin Rivollet

À la fin de la décennie 1920, Meir Dizengoff, premier maire de Tel-Aviv, souhaite créer un musée d'art. Un rêve...

Tel-Aviv est alors un embryon de cité de quelques milliers de maisons construites dès 1909 sur le sable; il n'y a que peu de routes goudronnées, l'infrastructure est balbutiante, car les Autorités Mandataires britanniques en charge de la Palestine depuis la chute de l'Empire Ottoman ont d'autres préoccupations dans la région.

Le climat politique de la fin de la décennie est tendu. En 1929, des émeutes à Jérusalem entre Juifs et Arabes ont fait des centaines de victimes juives, on craint alors une propagation du conflit entre les

Arabes de Jaffa et leurs voisins juifs de Tel-Aviv. De plus, les réfugiés qui affluent d'Europe par milliers, fuyant l'antisémitisme, la misère et la montée du péril nazi ont un urgent besoin de soins, de logements et d'emplois. Alors, un musée d'art, est-ce vraiment la préoccupation du moment ?

Mais Meir Dizengoff est têtu. Il affirme que sa ville a besoin d'un idéal, d'un lieu où les artistes et la population pourront s'élever au-dessus des préoccupations du quotidien pour élargir leur horizon. Un lieu qui fera émerger de nouvelles idées, de nouveaux courants artistiques, un lieu culturel qui fera briller Tel-Aviv parmi les cités modernes.

Bien sûr les moyens manquent, alors pour concrétiser son musée Dizengoff offre de l'héberger dans sa propre maison au 16 avenue Rothschild. Son épouse Zina, décédée en février 1930, en aurait été heureuse dit-il, elle qui avait le goût des belles choses.

La première étape de la création du musée voit en 1932 le bâtiment d'origine rénové dans le style fonctionnel Bauhaus. Dizengoff migre à l'étage et, aux trois pièces d'habitation du niveau de la rue, on adjoint deux vastes espaces construits à l'arrière du bâtiment.

Les travaux sont menés bon train et bien que le chantier ne soit pas achevé, le 2 avril 1932 le musée de Tel-Aviv est

← Bâtiment Amir

officiellement inauguré. Dès lors les expositions vont s'enchaîner. Les espaces d'exposition vont abriter cette année 1932 le Salon d'art d'Automne, ainsi qu'une exposition personnelle du peintre Reuven Rubin, un voisin qui vit et travaille à un jet de pierre, rue Bialik.

Le musée bénéficie grandement des compétences professionnelles de Karl Schwartz, directeur du Musée Juif de Berlin, qui émigre à Tel-Aviv et en devient le conservateur l'année suivante en 1933. Sous sa direction avisée, qui se poursuivra jusqu'en 1947, l'institution devient véritablement un centre culturel avec l'acquisition, grâce à des dons, de nombreuses œuvres de qualité, l'ouverture d'une bibliothèque de référence, la tenue de conférences, de cours et de concerts.

Les salles d'exposition sont convoitées par les artistes locaux. Le public assiste ainsi à la confrontation des représentations pastorales de Reuven Rubin, ou bibliques de Nachum Guttman, bousculées par l'abstraction prônée par une nouvelle génération d'artistes locaux menée par Joseph Zaritsky, prête à remettre en question tous les codes. La population fréquente en nombre la nouvelle institution culturelle. C'est un succès, les dons affluent, permettant au musée d'élargir sa collection.

C'est dans les murs du musée, dans la salle de concert pavée de drapeaux blanc et bleu à l'étoile de David, que le vendredi 14 mai 1948 naît l'État d'Israël. À la suite du retrait des Autorités Mandataires britanniques, David Ben Gourion, placé devant un immense portrait de Théodore Herzl, lit la Déclaration qui concrétise l'indépendance de l'État d'Israël. Le bâtiment devient ainsi le Hall de l'Indépendance et acquiert le statut de monument historique national.

À partir des années 1950, le rêve fou de Meir Dizengoff va véritablement



Transformation du bâtiment en musée (1932) ↑

se concrétiser. Le musée de Tel-Aviv acquiert des collections prestigieuses qui le rendent capable de rivaliser avec les institutions les plus en vue.

En 1955, une exposition consacrée à Marc Chagall, n'a rien à envier aux musées les mieux dotés en Occident. Un don majeur de Peggy Guggenheim de 34 œuvres d'artistes américains - Rothko, Pollock, de Kooning, Roy Lichtenstein, Calder, O'Keef, entre autres - parvient au musée. L'exposition de ces œuvres en 1955, dans le bâtiment d'origine au boulevard Rothschild attirera plus de 50'000 visiteurs.

Bien que les mécènes du musée soient originaires des quatre coins du globe, il est intéressant de constater que plusieurs familles genevoises sont particulièrement généreuses, autant par leur soutien financier que par le don d'œuvres importantes.

Alors à qui doit-on ce généreux intérêt à Genève pour le Musée d'art de Tel-Aviv ? Nous formulons une hypothèse : l'instigatrice de cet élan est sans doute Raya, l'épouse de Joseph Jaglom et future présidente mondiale de Wizo. Dans ses mémoires¹, Raya Jaglom indique avoir été admirative de la collection d'art de la famille de son beau-frère Simon Jaglom

Pour faire une pause dans le musée

Studio Cafe
8h30-18h, ouvert tous les jours
www.studio-cafe.co.il
Cuisine asiatique, salades, pâtisseries, jolie terrasse dans le jardin des sculptures.

Pastel et Helena Wine Bar
12h à 23h, fermé le dimanche
restaurant gastronomique.
www.pastel-tlv.com

¹Raya Jaglom, *Reflexions on My Life & Times*, Biblio Books, Tel-Aviv 2004.



← Entrée du musée

à New York. Au milieu de la décennie 1950, elle aurait proposé à cette famille de mécènes de financer la création d'un nouveau bâtiment pour abriter les collections d'art à Tel-Aviv. Malgré son énergie, le projet s'enlise, mais avec le concours d'autres mécènes naît en 1959 le Pavillon Helena Rubinstein sur le boulevard Chen, rapidement devenu trop exigu lui aussi. Un nouveau bâtiment, le premier du complexe actuel, est construit sur l'avenue Shaul Hamelekh. Il est inauguré le 19 avril 1971 par Golda Meir, alors Premier Ministre d'Israël.

Le couple formé par Joseph et Raya Jaglom partage sa vie entre Tel-Aviv et Genève. Parmi leurs proches, d'autres familles originaires d'Israël, actives dans le négoce et la finance, établies à Genève depuis les années 1950 et 1960, partagent leur intérêt pour l'art et la culture.

C'est grâce à la générosité – notamment – de Moshe Mayer et de son épouse Sara et de Yehuda Assia et de son épouse Jean, que les toiles de Renoir, Chagall, Monet, Kandinsky quittent Genève pour rejoindre les cimaises de Tel-Aviv et que le fonctionnement du musée est facilité par le soutien financier de ces familles. Aujourd'hui, le visiteur du musée de

Tel-Aviv pourra parcourir les salles M. et S Mayer dédiées à l'art impressionniste et postimpressionniste, l'aile Yehuda Assia où sont exposées les toiles et sculptures données par Peggy Guggenheim, se plonger dans le XVI^e siècle dans la galerie B. et R. Rappaport, ainsi que faire une pause au café situé dans le nouveau bâtiment du musée en admirant un mural de Michal Rovner, que ces derniers ont offert à l'institution. Rina Meyer figure aussi parmi les grands donateurs de Genève. En 1993, les familles Assia et Mayer seront nommées membres d'honneur du Musée d'art de Tel-Aviv en reconnaissance de leur indéfectible soutien, tandis que Ruth et Bruce Rappaport recevront cet honneur en 1996 et Raya Jaglom en 1997. Il est à noter que les enfants de ces mécènes poursuivent les liens étroits avec le musée.

Tout au long de sa vie, Raya Jaglom est restée très liée au musée de Tel-Aviv. Elle a siégé au conseil, et grâce à ses efforts, les œuvres de Chagall et Matisse collectionnées par son beau-frère new-yorkais Simon Jaglom ont été léguées au musée. Simon Jaglom deviendra ainsi le premier membre d'honneur du musée en 1989 en reconnaissance de sa générosité.

Les acquisitions et dons s'enchaînent et le bâtiment inauguré en 1971 devient à son tour trop étroit pour exposer et entreposer toute la collection. Grâce aux mécènes américains Shmuel et Herta Amir un nouveau bâtiment vient s'accoler à l'ancien. Inauguré en 2011, ce bâtiment en forme de pliage japonais, conçu par l'architecte américain Preston Scott Cohen, complète le complexe culturel central de la ville. Il abrite la collection d'art moderne et contemporain israélien : Reuven Rubin, Rafie Lavie, Yigal Tumarkin, Sigalit Landau, Michal Rovner pour n'en citer que quelques-uns. Parallèlement au développement du musée d'Art de Tel-Aviv, et grâce à la qualité de ses expositions, l'art contemporain israélien acquiert une place croissante sur la scène internationale. Le musée présente conjointement des expositions d'artistes locaux et hors frontières qui attirent un public de connaisseurs.

Depuis la prise d'otages du 7 octobre 2023, l'esplanade du musée abrite le QG des familles. C'est ici que les parents des otages se sentent entourés et reconfortés, ici parmi les chaises en plastique jaune, couleur de la détention à Gaza, parmi les photos des otages et les portraits des victimes du massacre qu'ont lieu les manifestations et les prises de parole en soutien aux familles. À l'heure d'écrire ces lignes, les chaises et les portraits sont toujours là. Les manifestations hebdomadaires de soutien se poursuivent. Dans l'attente de la libération des otages, de tous les otages.

Qui aurait pu imaginer, lors de son inauguration en 1932, que le musée de Tel-Aviv se placerait, avec plus d'un million d'entrées chaque année, parmi les cent musées du monde accueillant le plus grand nombre de visiteurs ?

Dans l'au-delà, Meir Dizengoff le visionnaire doit sourire de contentement en voyant cette magnifique institution vibrer au cœur de sa ville. 🇮🇱



LES RAILS DE LA MÉMOIRE

Lyon inaugure le Mémorial de la Shoah pour le 80^e anniversaire de la libération des camps

À l'instar de nombreuses villes françaises – à Paris et Toulouse notamment – et dans le monde, Lyon a désormais un Mémorial de la Shoah. Il est situé dans le 2^e arrondissement, place Carnot, tout près de la gare de Perrache d'où sont partis les convois vers les camps de la mort durant la Seconde Guerre mondiale.

Patricia Draï

Depuis 2007, le projet imaginé par Benjamin Orenstein et son épouse Mireille a évolué au fil des années. Soutenu par l'ancien maire de Lyon, Gérard Collomb et plusieurs associations (Amicale des Déportés d'Auschwitz-Birkenau et des camps de Haute-Silésie, Fils et Filles des déportés juifs de France, CRIF AURA), il s'inscrit bien au-delà d'une démarche communautaire et a bénéficié du soutien de mécènes et de particuliers.

Dans le cadre d'un concours international lancé en février 2023, ce ne sont pas moins de 96 dossiers qui ont été proposés et c'est le projet de l'agence Blaising Borchardt Studio a été retenu un an plus tard.

Le monument est composé d'un assemblage de 1173 mètres de rails symbolisant les 1173 kilomètres reliant Lyon à Auschwitz ; l'inscription figurant sur le Mémorial rappellera au passant le sort réservé aux Juifs :

Le dimanche 26 janvier 2025, après quelques notes de musique, une cérémonie en deux temps (inauguration du Mémorial et commémoration des 80 ans de la libération d'Auschwitz) introduite par Jean-Olivier Viout – Président de l'association du Mémorial de la Shoah et ancien magistrat aux côtés de Pierre Truche lors du procès Barbie qui s'est tenu à Lyon en 1987 – a réuni un très grand nombre de Lyonnais autour de nombreuses personnalités.

Lors de cette cérémonie, les prises de parole, fortes et émouvantes, se sont succédé ce dimanche matin pour affirmer que « Oui, il faut, il faudra, sans cesse, rappeler que cela fut. Sans jamais se lasser, sans jamais chanceler » (Henri Borlant, survivant de la Shoah).

De Lyon, 6100 femmes, enfants, hommes et vieillards furent déportés. Lyon, capitale de la Résistance, fut aussi la ville du premier procès en France pour crimes contre l'humanité.

Voici quelques années, Benjamin Orenstein a livré son témoignage dans un ouvrage écrit avec Jean-Claude Nerson intitulé *Ces mots pour sépulture*. Charlotte Jarrix, professeur de lettres, comédienne et directrice de la compagnie « Intrusion » l'a adapté au théâtre : la pièce a été jouée à de nombreuses reprises et l'aventure s'est poursuivie avec la réalisation d'un film documentaire co-réalisé avec Maud Guillaumin intitulé *La Mémoire pour sépulture* et diffusé sur France 3 et LCP. Lorsque Benjamin s'adressait aux jeunes collégiens et lycéens, il avait coutume de leur confier : « Désormais vous êtes les témoins des témoins ».

« En mémoire des six millions de Juifs victimes de la Shoah dont un million et demi d'enfants (1941-1945) – 6'100 venaient de notre région »

À nous tous d'honorer cet héritage! 🇫🇷

SAGA

Histoires de familles

Faut-il encore présenter Daniel Halpérin, le pédiatre genevois aux multiples casquettes dont on ne compte plus les cordes de son arc ? Auteur d'un projet fascinant sous forme de trois ouvrages réunis dans un coffret intitulé *Halpérin-Spierer, histoires de familles*, Daniel Halpérin se livre, pour Hayom, dans une interview exclusive...

Dominique-Alain Pellizari

Votre coffret *Halpérin-Spierer, histoires de familles* couvre plusieurs générations. Pourquoi avez-vous choisi de raconter cette histoire familiale à travers trois livres plutôt qu'un seul ?

Pour raconter aussi clairement que possible cette saga familiale, j'ai choisi de l'écrire en trois volumes. Le premier est consacré aux origines de ma mère et à la description de son enfance et de sa jeunesse jusqu'à sa rencontre avec mon père. Le deuxième est construit de manière symétrique autour des origines de mon père, jusqu'à sa rencontre avec ma mère. Et le troisième permet de comprendre ce que ce couple a réalisé, tant sur le plan familial que sur celui de leurs carrières professionnelles et sociales. Je pense donner ainsi à mes descendants une vision aussi claire et structurée que possible de leurs origines. Une autre raison qui a fait que j'ai choisi de publier ces histoires de famille en trois volumes plutôt qu'en un seul tient en un constat : tenir en main un livre de près de mille pages et pesant un kilo et demi, ça n'est pas franchement commode.

Qu'est-ce qui a déclenché ce projet d'écriture ?

D'abord, la conviction que ces histoires de famille méritaient d'être transmises. Une conviction que j'avais en moi depuis longtemps et que j'avais discutée avec plusieurs membres de ma famille, notamment avec mon père, mon oncle, ma mère, à qui j'avais proposé de faire ce travail de mémoire mais qui, pour diverses raisons, n'ont pas pu le réaliser. Il se trouve que sur son lit de mort, mon frère – qui avait cette même conviction de la nécessité de passer ce flambeau – m'a demandé de m'y atteler et je m'y suis engagé. C'est évidemment une promesse qui se devait d'être respectée et qui a tout naturellement servi de motivation constante et puissante pour me permettre d'arriver au bout de ce travail assez important.

D'autre part, avant de me mettre à l'écriture, j'avais eu le plaisir de lire le livre que

Lorraine de Meaux, une historienne française, avait publié en 2018 sur une partie de ma famille : les Gunzburg. J'y ai trouvé évidemment beaucoup d'intérêt et beaucoup de sources d'informations mais ce livre – ce qui est conforme à la méthode de travail de l'historien – s'arrêtait à des périodes relativement anciennes. Moi, j'ai eu envie de faire également une place aux générations contemporaines. Enfin, j'ai trouvé dans l'épidémie de Covid en 2019-2020, en raison de mon temps de travail qui était réadapté, l'opportunité de me pencher sur cette tâche en abordant des archives que mon père et ma mère avaient laissées et que j'ai commencé à trier.

Il y a 72 pages de photos dans ce coffret. Pouvez-vous nous parler du rôle des images dans votre récit ? Comment les avez-vous choisies et qu'apportent-elles à l'histoire ?

Les photos, c'est formidable ! C'est un peu comme la crème chantilly sur les fraises. Sans photos, ces livres seraient beaucoup plus arides. J'ai passé beaucoup de temps à compulser mes archives et celles d'autres membres de la famille qui ont bien voulu les mettre à ma disposition. Et cela, justement pour que les lecteurs – et en particulier les plus jeunes qui ont peu de notions sur les conditions de vie dans les temps passés – puissent découvrir, grâce aux photos, quelques indications sur ces conditions, sur les vêtements, les moyens de transport, et aussi sur la manière de communiquer. Par exemple, à travers le dessin qui était souvent utilisé dans ma famille comme moyen de communication, on découvre l'inventivité et le talent de certains, que ces photos restituent. Il s'agit d'un important travail iconographique. S'y ajoutent aussi des repères ancrés dans l'histoire avec, notamment, des photos montrant des tracts antisémites tels qu'ils ont été diffusés dans la Trieste où vivait ma mère à l'époque de Mussolini. Bref, cette iconographie, à mon avis, est essentielle et je suis très content que mon éditeur ait pu l'accepter sans rien objecter et sans rien en retrancher.

Daniel Halpérin →



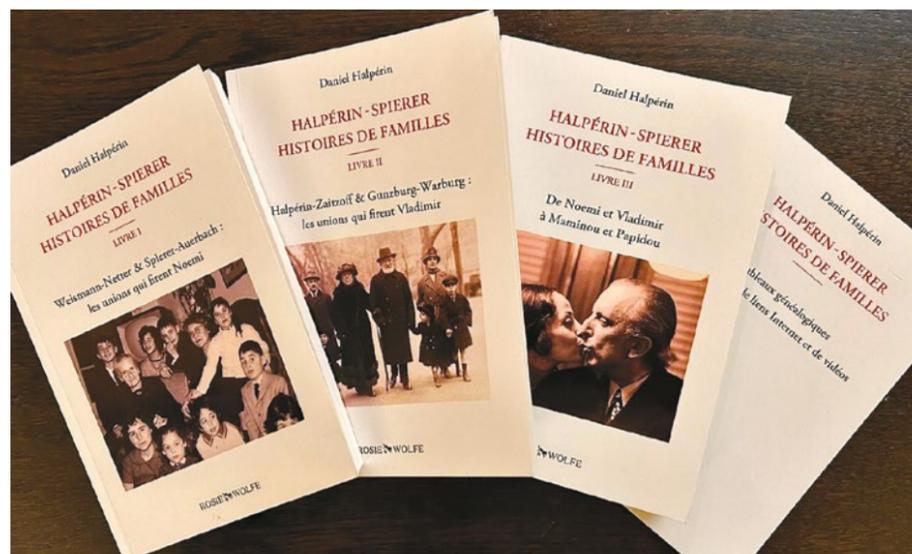
Les histoires de famille sont souvent marquées par des secrets, des conflits ou des moments marquants. Pensez-vous avoir affronté certains événements difficiles ou douloureux dans votre récit ?

En effet, c'est un peu délicat, mais j'ai essayé de ne rien escamoter de ces histoires familiales. Dans toutes les familles, il y a des secrets, il y a des moments difficiles, il y a des pages honteuses, il y a des échecs, il y a des suicides, il y a des enfants qui meurent en bas âge, il y a des déceptions. J'ai essayé de ne laisser personne de côté, de redonner à chacun son parcours dans notre histoire familiale, la place qui lui était due. Je crois n'avoir oublié personne. Même ceux, par exemple, dont la vie a été très brève, parce qu'interrompue par une maladie ou un suicide, figurent dans ces pages. En faisant cela, j'étais conscient que certains membres de ma famille pourraient le prendre mal, seraient peut-être blessés. Mais je crois l'avoir fait avec honnêteté et avec autant de bienveillance que possible. J'ai le sentiment, et c'est le retour que j'ai de la plupart des membres de ma famille qui ont déjà lu ces pages, que cette volonté de transparence a été plutôt bien appréciée.

Dans un projet aussi personnel, comment avez-vous jonglé entre l'écriture d'un récit intime et la nécessité d'apporter une certaine distance critique, voire une perspective historique ?

Il est vrai que ce livre est un exercice acrobatique où s'interpénètrent des faits historiques relatés sur la base d'archives, et des faits vécus fondés sur une mémoire affective, vivante, notamment en ce qui concerne mes relations avec mes parents, mes descendants ou le reste de la famille. Et cette interpénétration entre les faits historiques et les faits plus intimes est intéressante parce que les uns éclairent les autres et vice versa. Je pense que j'ai réussi à garder la distance critique nécessaire pour que les aspects historiques de ces récits soient crédibles, mais que ma propre sensibilité et ma subjectivité mettent mieux en valeur le côté humain des personnes évoquées. À certains endroits du livre, j'ai intercalé des encarts permettant de donner un éclairage plus précis sur tel ou tel événement historique, de mieux saisir le contexte dans lequel ces histoires familiales se sont déroulées, tout en allégeant la lecture du texte principal.

suite →



Il est parfois dit que l'écriture d'une histoire familiale permet de mieux comprendre ses racines. Ce projet a-t-il changé votre vision de votre propre histoire et de votre identité ?

Il est clair que mes recherches biographiques et généalogiques m'ont permis de mieux connaître mes racines. J'avais une connaissance de l'histoire familiale très parcellaire, superficielle, incomplète. J'ai donc pu l'améliorer, la préciser, me rendre compte à la fois de sa complexité et d'une certaine linéarité. Cela n'a pas fondamentalement changé ma vision de ma propre histoire, mais l'a rendue plus nette. Quant à mon identité, elle a été renforcée par le sentiment d'appartenir à une sorte de trajectoire familiale qui est faite de défis, d'ambitions et d'un certain sens de la responsabilité et de la solidarité.

Quelles ont été les plus grandes difficultés ou hésitations que vous avez rencontrées en créant ce « coffret familial » ?

Ma première hésitation a été de décider si j'utiliserais ou non l'abondante correspondance entre mes parents que j'ai retrouvée après la mort de ma mère, il y a dix ans. Ma mère avait conservé pieusement ces échanges; il s'agit de centaines de lettres qui s'étalent sur des décennies et dont beaucoup ont un caractère personnel, intime. Avant même de commencer à les lire, je me suis posé la question de savoir s'il n'y avait pas là de ma part une indiscretion, une impudeur, une sorte de voyeurisme à entrer dans ces partages intimes entre mon père et ma mère. Et puis, en y réfléchissant un peu, et après avoir pris le temps d'attendre longtemps avant d'aborder cette lecture, je me suis dit qu'au fond, si ma mère avait si soigneusement conservé ces lettres – elle les avait disposées par ordre chronologique dans des classeurs fédéraux, facilitant ainsi beaucoup leur lecture –, si elle avait fait ce travail d'archivage, c'est que, probablement, elle avait envie que quelqu'un, un jour, s'en serve et s'en inspire. C'est avec ce raisonnement que je me suis résolu à explorer

cette correspondance et j'ai trouvé en effet des choses tout-à-fait intimes, mais rien qui fût choquant. J'ai donc décidé de « libérer » cette correspondance. Je m'en suis servi en en citant de nombreux extraits et je l'ai offerte, comme le reste des archives maternelles, à la Bibliothèque de Genève qui les conservera de manière pérenne.

Une autre hésitation a concerné les membres de la famille qui ont eu des difficultés dans la vie. Avais-je le droit de parler de ces difficultés, de ces souffrances, de ces errances pour certains, de ces malheurs pour d'autres ? Finalement, je me suis résolu à le faire, justement pour ne pas biaiser ces histoires de famille, pour qu'elles aient véritablement une résonance d'authenticité. Je me suis ainsi efforcé d'avoir une écriture qui ne soit ni stigmatisante ni porteuse de jugement, qui reste bienveillante de manière à ce que personne n'en soit blessé. J'espère, y être parvenu.

« Courage et persévérance, générosité et solidarité, attention et amour... »

Ces trois livres sont-ils une sorte de témoignage pour les générations futures ? Comment espérez-vous que vos descendants percevront ces récits dans les années à venir ?

Oui, bien sûr, mais ce sont plus que des témoignages, ce sont des récits, des aventures, des leçons de vie que mes descendants liront, j'espère, non seulement avec le sentiment d'apprendre quelque chose, d'avoir une représentation historique de cette saga familiale, mais aussi en ayant envie de s'inspirer de ces personnages si variés et de la manière dont ils ont conduit leurs destins. Tout cela, sachant que chacune des nombreuses générations qui sont évoquées dans ces livres, a dû prendre sur soi, a eu le courage d'affronter des moments dramatiques, a su s'organiser, se solidariser, penser aux autres et faire le bien autour de soi. Un panel d'attitudes qui, au fond, confèrent à ce récit le statut d'une sorte de leçon de vie, de morale, dont je pense que mes enfants et mes petits-enfants pourront tirer des enseignements.

Comment définiriez-vous le genre de votre livre ? Est-ce que vous avez voulu repousser certaines frontières ou expérimenter avec les genres ?

Je n'ai pas voulu faire de l'expérimentation littéraire, encore moins créer un nouveau genre, en tout cas pas sciemment. Mais ce que j'ai souhaité, en me mettant à l'ouvrage, c'est, encore une fois, imbriquer des épisodes historiques qui concernent des générations maintenant disparues, et des récits de vie qui touchent mes enfants et mes petits-enfants, auxquels j'ai tenu à donner une place dans ce livre pour qu'ils se sentent véritablement inclus dans cette saga. Cela, même si leur propre histoire est encore débutante et n'attend que de se développer, de s'épanouir avec leur maturation. Ce mélange entre deux narrations, l'une historique et l'autre que j'appellerai peut-être affective, est un peu étonnant et peut ne pas convenir à chaque lecteur. Certains trouveront peut-être ces récits au sujet des jeunes générations peu importants, inutiles, lassants. J'espère qu'au moins les lecteurs de la famille à qui ces ouvrages sont prioritairement destinés y trouveront, au contraire, le plaisir d'être intégrés, de faire partie de cette mouvance familiale et qu'ils se sentiront ainsi encouragés à conduire leur propre existence à la lumière de ces destinées qui les ont précédés.

Si vous deviez résumer en quelques mots l'essence de Halpérin-Spierer, histoires de familles, quelle serait la phrase qui la définirait le mieux pour vous ?

Je voudrais d'abord dire que j'éprouve un grand sentiment de gratitude à l'égard de mes ancêtres pour les traces formidables qu'ils nous ont laissées et que je suis heureux de pouvoir contribuer à préserver. Mais c'est surtout vis-à-vis des générations qui me suivent que je voudrais laisser un message qui est formulé ainsi dans la conclusion de mon livre :

Courage et persévérance, générosité et solidarité, attention et amour: voilà le résumé de cette histoire, voilà de quoi nos ancêtres ont nourri leurs cœurs et les nôtres, voilà ce qui, du passé, survit aujourd'hui, et voilà ce qui fera, pour demain, un substantiel menu.

Daniel Halpérin

Né à Genève, Daniel Halpérin y a fait ses études. Formé en pédiatrie à Toronto et à Genève, il a longtemps travaillé aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), focalisant ses activités cliniques et de recherche sur l'hématologie pédiatrique, les urgences pédiatriques et la maltraitance infantile. Il a par la suite mis sur pied, aux HUG, une équipe pluridisciplinaire pour accueillir et soigner les adultes acteurs ou victimes de violences. Il exerce aujourd'hui la pédiatrie générale en privé. Parallèlement, il œuvre à la promotion des droits de l'enfant au sein de l'Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak et, dans le cadre communautaire juif, préside la société EZRAH qui assure la toilette rituelle des défunts.

INTERVIEW

La vie de mon père ne peut pas faire l'objet de marchandages : entretien avec **Yuli Ben Ami**

Il y a un an, le GIL a organisé une rencontre avec trois familles d'otages venues témoigner : les familles Ben Ami, Gonen et Peri. En janvier 2025, au moment d'écrire ces lignes, trois otages, dont Romi Gonen, ont retrouvé la liberté grâce à un deuxième accord. Pour Noam Peri, ce miracle ne s'est malheureusement pas produit. Son père Chaim a été assassiné lorsque les terroristes ont constaté l'approche des soldats de Tsahal. Concernant la famille Ben Ami, seule Raz, la maman, a été libérée mais Ohad est toujours en captivité, parmi les 90 autres otages. Rencontre, pour Hayom, avec Yuli Ben Ami.

Shelly Alfred



↑ Raz Ben Ami avec ses trois filles sur la place des otages

Yuli vivait avec sa famille au Kibboutz Be'eri, l'un des endroits les plus touchés par le Chabbat Noir. Peux-tu nous partager quelques moments ?

Ce jour-là, nous étions au kibboutz dans des appartements différents. À 6h30, nous avons été réveillés par la sonnerie de l'alarme. En réalisant que des terroristes avaient pénétré au kibboutz, nous nous sommes barricadés dans nos chambres sécurisées et sommes restés en contact par messages jusqu'à 10h. La pièce où mon père s'était réfugié a cédé. Son dernier message a été « Shema Israël ». Nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles. Bien que se trouvant dans la même pièce, il s'est avéré que mes parents ont été kidnappés séparément. Mon père est sorti pour fermer les volets et ils lui ont tiré dessus, l'atteignant à la main. Il est rentré à l'intérieur, terrifié. Ma mère s'est cachée sous une couverture par terre. Ils sont entrés et ont pris mon père. Ils sont revenus pour vérifier s'il restait quelqu'un, ont retiré la couverture sous laquelle elle se cachait et l'ont menacée avec le marteau de cinq kilos avec lequel ils avaient ouvert la porte de la chambre sécurisée. Nous disposons d'une vidéo les montrant en train de l'emmener. Dix minutes plus tard, elle était à Gaza.

Dans quel état est-elle revenue ?

Lorsqu'elle a été enlevée, ma mère était malade. Le traitement qu'elle suivait avait permis une amélioration. Maintenant elle ne parle plus que très peu, le choc émotionnel et sa captivité à Gaza, sans médicaments, ont aggravé son état. Le retour de mon père améliorera peut-être sa santé.

Votre père est le comptable de kibboutz, n'est-ce pas ?

Oui. Les gens du kibboutz viennent toujours vers lui pour de l'aide. Il est très compétent, que ce soit pour les questions comptables ou juridiques. Malgré son image sérieuse, à la maison, il aime faire des choses farfelues. C'est un bon père. Il voulait vraiment vivre à Be'eri. Toute notre vie était là...

Que fais-tu maintenant ?

Mon activité se résume à « La Lutte » – en hébreu : « HaMaavak ». Inutile d'expliquer qu'en Israël, en 2025, il n'y a plus qu'un seul sens à ce mot : il s'agit de l'effort mondial organisé par les familles pour la libération de leurs proches. C'est leur tentative acharnée d'empêcher que le public oublie les otages. Pour cela, elles ont créé le Forum des Otages, qui organise des manifestations de masse chaque samedi soir sur la Place des Otages à Tel-Aviv, l'endroit où je me sens le plus écoutée et entendue. Avec le temps, le statut national des familles se détériore et leur situation se banalise. J'ai participé à dix délégations différentes à l'étranger, dans le but d'atteindre un accord. Toute ma famille a déménagé à Tel-Aviv pour être proche des manifestations, du quartier général et de l'aéroport. Je suis une réfugiée dans mon propre pays. Nous attendons essentiellement que notre père revienne pour que nos vies reprennent...

Quels ont été les changements opérés autour de cette « lutte » durant cette dernière année ?

Nous nous sommes adressés à toutes les instances, en Israël comme à l'étranger. Nous avons interpellé le gouvernement, les membres de la Knesset, toutes celles et tous ceux qui seront présents lorsqu'un accord final verra le jour. Nous nous sommes aussi adressés aux jeunes ou aux réservistes de Tsahal car nous devons toucher tout le monde, même le public religieux conservateur qui nous était moins acquis au début, car il ne saisissait pas les enjeux de la même manière que nous. Pour eux, il ne pouvait s'agir que d'un « accord corrompu » ou d'une « victoire totale ».

Il semble difficile, dans votre situation, de mener une campagne permanente, n'est-ce pas ?

Oui, mais nous sommes la voix de ceux qui n'en ont pas. Il nous faut être tout le temps sur la brèche. Nous voulons le soutien de la population, du gouvernement et du public à l'étranger.



Romi Gonen ↑ dans les bras de sa mère après sa libération

La plus longue guerre d'Israël, « Iron Swords », dure depuis plus d'un an. Le 7 octobre 2023, le Hamas a enlevé 251 personnes. Tsahal a réussi à libérer 8 otages, 116 ont retrouvé la liberté grâce à un accord d'échange. Comment se fait-il que l'accord n'ait pas été conclu plus tôt ?

Je suis très perplexe. Nous avons eu tant d'occasions de parvenir à un accord. Je suis si triste de parler de « d'accord », la vie de mon père ne peut pas être l'objet de marchandages. La vie est un droit. Cela me blesse qu'on négocie sa vie. Je suis triste que mon pays ne soit pas encore parvenu à le ramener à la maison. Je suis triste que mon père soit encore détenu là-bas alors que son 56e anniversaire approche et qu'il a déjà passé son 55e anniversaire en captivité.

En tant que jeune femme, comment voyez-vous votre avenir en Israël ?

Ma vie est ici, c'est mon pays. C'est ici que je souhaite vivre et élever mes enfants. Mais comment continuer à vivre ici tant que tous les otages n'ont pas été ramenés à la maison ? Si nous avons perdu nos valeurs, cela sera intolérable de rester ici.

Y a-t-il quelque chose d'autre que tu souhaites dire à nos lecteurs ?

Merci à toutes celles et tous ceux qui sont avec nous, qui nous soutiennent partout dans le monde et en Israël. L'essentiel est de tout mettre en œuvre pour les otages. Enfin, comme le montrent tous les sondages récents en Israël, la photo de Romi dans les bras de sa mère après sa libération représente la plus grande victoire possible...

À l'heure où nous bouclons le magazine, Ohad Ben Ami a été libéré et est de retour auprès de sa famille. 🇮🇱



La tomate cerise: la « petite cherry » des tomates israéliennes!

Valérie Bitton

Petite, ronde et juteuse. Si la tomate cerise est aujourd'hui l'invitée d'honneur de nos apéros et la star incontestée des salades estivales, peu de gens savent qu'elle est en réalité une invention israélienne et que, derrière son allure modeste, se cache une grande histoire.

L'origine d'une révolution botanique

Une petite précision s'impose. La tomate cerise est originaire d'Amérique du sud, puis elle est arrivée en 1590 en Europe. Mais elle n'avait alors aucun goût. C'est grâce à l'ingéniosité d'un duo de chercheurs israéliens, Nahum Kedar et Chaim Rabinovitch, de l'Université Hébraïque de Jérusalem, que la tomate cerise va trouver, en Israël, ses lettres de noblesse, et surtout qu'elle deviendra comestible et au goût si subtilement sucré qu'on lui connaît.

Dans les années 1970, l'agriculture israélienne faisait déjà preuve d'un dynamisme exceptionnel, notamment dans les régions arides. Kedar et Rabinovitch, deux agronomes de talent travaillant au Volcani Center, se sont fixé un objectif ambitieux : transformer une simple tomate en un produit à la fois savoureux, pratique et durable. À cette époque, les tomates classiques souffraient de nombreux défauts, car elles se gâtaient vite, n'avaient souvent aucun goût hors saison et supportaient mal les longs trajets nécessaires pour atteindre les

marchés mondiaux. Les chercheurs ont donc décidé d'améliorer ces caractéristiques en miniaturisant la tomate, tout en concentrant ses qualités. Leur recherche s'est appuyée sur des croisements entre des variétés de tomates sauvages et domestiquées. Les tomates sauvages, souvent plus résistantes mais peu comestibles, ont apporté leur robustesse et leur capacité à pousser dans des conditions difficiles. Les tomates domestiques, elles, ont offert leurs saveurs et leur jutosité. Leur travail a permis d'améliorer la saveur, la durée de conservation et la résistance de ces petites tomates, les rendant ainsi adaptées à une production et une commercialisation à grande échelle. Après des années de tests, d'observations et de tâtonnements, la première tomate cerise moderne est née. Pour la petite histoire, elle a dans un premier temps été nommée « tv tomato », car on l'a envisagée comme un snack pouvant être grignoté devant la télévision, avant qu'on lui préfère son appellation de « cerise » due à sa petite taille et à sa forme similaire.

Un fruit résistant et savoureux

L'un des défis majeurs relevés par Kedar et Rabinovitch était de créer une tomate qui résiste au temps. Les fruits devaient rester fermes pendant plusieurs jours, voire semaines, après leur récolte, tout en conservant un goût sucré et une texture agréable. Ils ont réussi en développant une variété à maturation lente, capable de se conserver plus longtemps sans

perdre en qualité. Par ailleurs, ils ont travaillé sur la structure génétique de la plante pour qu'elle produise des fruits uniformes et en grande quantité. Les grappes compactes, caractéristiques des tomates cerises, sont ainsi le résultat d'une sélection minutieuse. Cette innovation a non seulement séduit les consommateurs mais aussi les agriculteurs, qui pouvaient désormais cultiver une tomate moins vulnérable aux maladies. L'autre défi majeur était la capacité de résister au climat aride d'Israël. La variété de tomate cerise développée par Kedar et Rabinovitch a été conçue pour prospérer dans ce type de climat où l'eau est une ressource rare. Aujourd'hui, cette robustesse permet de cultiver des tomates cerises dans des régions autrefois inhospitalières, du Sahara aux plateaux mexicains.

En moins de 50 ans, la tomate cerise est devenue l'un des fruits les plus exportés d'Israël. Elle n'est pas seulement une prouesse agricole : c'est aussi une leçon sur l'ingéniosité humaine qui fait d'Israël l'un des leaders mondiaux de l'agriculture high-tech, à qui l'on doit des prouesses technologiques comme les goutteurs d'irrigation et les drones agricoles. Et quelque part, c'est aussi un hommage à deux scientifiques israéliens qui ont su voir grand... dans quelque chose de très petit. 🇮🇱



KKL-JNF

Le Chemin de Kfar Aza passe par Ruhama ou un défi à l'israélienne

Réfaëla Trochery

À l'issue de discussions stratégiques entre les responsables des kibboutzim et leurs membres, il a été décidé d'accueillir à Ruhama les réfugiés de Kfar Aza, le temps que leur kibboutz soit reconstruit. Cette situation d'accueil provisoire de trois ans devrait permettre à 600 réfugiés de s'installer à Ruhama qui compte 800 résidents.

Kfar Aza, situé en bordure de la Bande de Gaza, a été l'un des kibboutzim les plus brutalement attaqués par le Hamas, le 7 octobre 2023 et les jours qui ont suivi : 64 personnes y ont été assassinées et 19 ont été prises en otage. Les survivants ont été évacués vers différents centres d'accueil et notamment à Shefayim. Le kibboutz détruit n'est plus qu'horreur et désolation. Situé à 30 minutes en voiture à l'est de Kfar Aza, le kibboutz de Ruhama a, lui, été épargné.

Le projet « Ruhama » piloté par le KKL-JNF, sous la responsabilité de l'ingénieur civil Michel Pariyanti, fait partie intégrante du programme « Tekuma » en collaboration avec l'État d'Israël. Ce projet gigantesque consiste à construire des logements, créer des écoles, des jardins d'enfants, des aires de jeux, des centres de thérapies traumatiques, des dispensaires médicaux, des réfectoires, des petits marchés, enfin tout ce qu'il faut à la vie communautaire et naturellement une route d'un kilomètre, pour relier le nouvel ouest à l'aile existante du kibboutz.

Dans cette nouvelle configuration, les deux kibboutzim ont choisi d'unir certaines de leurs ressources afin de planifier un avenir régional commun. Ainsi, les soins médicaux et les futurs

projets de sécurité devraient être organisés de concert. Les deux communautés garderont toutefois une certaine autonomie en matière d'éducation et de projets culturels.

Pour le résident Gon Sussana, 31 ans, et sa famille, la perspective de retrouver un toit, même provisoire, juste avant Roch Hachanah, est tout simplement « fantastique », s'exclame-t-il. Cette famille, réfugiée depuis près d'une année dans différents centres d'accueil, voit dans cette perspective le moyen de renouer avec une certaine qualité de vie. Ces plans, à l'orée de la nouvelle année juive, représentent, dit-il, « le point culminant de la pensée sioniste ». « La capacité de l'État d'Israël et du KKL-JNF à créer, de toutes pièces, un nouveau foyer temporaire répondant à toutes les exigences souhaitées et qui plus est, en un temps record, n'est certainement pas quelque chose que nous tenions pour acquis », dit-il, visiblement impressionné. Et de poursuivre : « L'histoire israélienne est en train de s'écrire ici et ce constat ne semble pas exagéré, au vu du travail déjà accompli ».

En effet, il aura fallu moins de cinq mois au KKL-JNF et à ses équipes pour réaliser un travail de 10 mois. Une telle prouesse motivée par la solidarité est la démonstration vivante de la résilience du peuple israélien... 🇮🇱

OUVERTURE DE CAMPAGNE

Keren Hayessod: Retour sur un Gala mobilisateur pour Israël

Sabrina Vulfs Gobbi

Le 30 janvier dernier, près de 300 personnes se sont réunies à l'hôtel Président Wilson pour le gala annuel du Keren Hayessod Genève. Cette soirée, placée sous le signe de l'engagement et de la reconstruction, visait à mobiliser des fonds pour des programmes d'aide aux victimes du terrorisme, de soutien aux orphelins ainsi que pour la reconstruction des villes frontalières dans le Nord et le Sud d'Israël.

En ouverture, Yves Braunschweig, président du Comité du Keren Hayessod Suisse Romande, a souligné l'importance de la prochaine génération et le rôle essentiel de la solidarité avec Israël face aux défis actuels.

Le témoignage de Doron Almog, président de l'Agence Juive, a mis en lumière la force et la résilience du peuple juif face à la tragédie. Revenant sur sa propre tragédie familiale - la perte de Nadav et Yam Almog-Goldstein, membres de sa famille, le 7 octobre, ainsi que l'enlèvement de plusieurs autres membres - il a illustré comment Israël et le peuple juif, à travers le monde, ont su répondre à cette catastrophe avec une résilience exemplaire. Il a rendu hommage aux trois otages libérés le jour-même, dont l'un a déclaré vouloir retourner et reconstruire son kibboutz,



↑ **Avida Bachar**, survivant du massacre de Be'eri

Nir Oz. En contrepartie de leur libération, des prisonniers palestiniens ont été relâchés. Parmi eux, le commanditaire de l'attentat du restaurant Maxim à Haïfa en 2003, qui avait coûté la vie à 21 personnes, dont plusieurs membres de sa famille. Malgré cette injustice, Doron Almog a partagé un message de force, citant la réponse des familles des victimes: « Nous n'avons pas le pouvoir de ramener nos proches, mais nous avons le pouvoir de rendre leur vie aux otages. » Il a également mis en lumière l'importance du centre ADI Negev-Nahalat Eran soutenu par le Keren Hayessod, qu'il a fondé et qui est devenu un pilier dans la réhabilitation des blessés depuis le début de la guerre. Autre moment bouleversant: le témoignage d'Avida Bachar, survivant du massacre de Be'eri, qui a perdu sa femme Dana et son fils Carmel lors des attaques du 7 octobre. Lui-même grièvement

blessé et amputé d'une jambe, il a partagé son processus de réhabilitation à ADI Negev, insistant sur le fait que malgré la douleur, il se bat chaque jour pour reconstruire sa vie et celle de sa fille. L'avocat, ancien diplomate et député européen François Zimeray a offert une analyse éclairante sur la manière dont les événements du 7 octobre sont perçus à travers le monde. Il a dénoncé le silence de nombreuses organisations internationales face aux atrocités commises et mis en garde contre l'instrumentalisation du terme génocide pour délégitimer Israël. Il a partagé son expérience à la Cour Pénale Internationale où, en novembre 2023, il a accompagné des victimes israéliennes demandant des mandats d'arrêt contre les dirigeants du Hamas. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », a-t-il rappelé, citant Camus. Il a conclu en soulignant que l'expérience



← **Naftali Bennett**, ancien Premier ministre d'Israël, en entretien avec la journaliste d'i24 News, **Ellie Hochenberg**

Michal Greenglick évoque son frère, tombé à Gaza en décembre 2023, avant de chanter devant un public ému ↓



↑ **Doron Almog**, Président de l'Agence Juive

Bertine Lahav, déléguée du KH, **Yves Braunschweig**, président du Comité, **Avida Bachar**, **Ellie Hochenberg**, et **Daniel Meron**, représentant permanent d'Israël auprès des Nations Unies, unis pour chanter la Hatikvah en clôture de cette soirée de solidarité. ↓



Pour faire un don aux projets du Keren Hayessod, veuillez scanner ce QR Code.



européenne, où l'Allemagne et la France sont passées de belligérants à alliés, peut inspirer une résolution de conflit au Moyen-Orient.

Naftali Bennett, ancien Premier ministre d'Israël, a ensuite pris la parole lors d'un entretien avec la journaliste d'i24 Ellie Hochenberg. Il a évoqué le 7 octobre comme un échec terrible pour Israël, mais aussi comme un tournant révélant une génération israélienne plus forte et plus déterminée que jamais. Il a raconté comment des citoyens ordinaires se sont transformés en héros, combattant directement les terroristes dans de nombreuses localités le 7 octobre. Il a aussi mis en avant la mobilisation exceptionnelle des jeunes Israéliens dans tout le pays, prouvant que la résilience et la solidarité sont les plus grandes forces d'Israël, « La seule voie possible est celle de l'unité », a-t-il affirmé, appelant à mettre de côté les divisions pour avancer ensemble.

Grâce à l'engagement de nos donateurs, le Keren Hayessod transforme la solidarité en actions concrètes pour ceux qui en

ont le plus besoin. Cette soirée a été bien plus qu'un moment de mobilisation : elle a incarné la force d'un peuple uni face à l'épreuve. Ensemble, nous refusons de laisser les victimes dans l'oubli et portons l'espoir d'une reconstruction. Merci à tous ceux qui, par leur générosité, écrivent cette histoire de résilience. 🇮🇱



François Zimeray,
avocat, ancien diplomate
et député européen ↑

© Sam Monot, Keren Hayessod

← Imma Health Inno israélienne



IMMA Health: Une révolution israélienne dans la PMA

Nathalie Harel

Dans le paysage florissant de l'innovation israélienne, IMMA Health fait partie des jeunes pousses les plus dynamiques dans l'univers du FemTech, qui offre des solutions centrées sur les femmes. Fondée en 2021 par Béatrice Chemla, pharmacienne et experte en marketing Santé, et le Dr Nadia Prisant, médecin spécialisée en fertilité, cette start-up révolutionne la Procréation Médicalement Assistée (PMA) avec un système novateur alliant dispositifs médicaux portatifs et intelligence artificielle (IA).

Chaque année, des millions de couples dans le monde rencontrent des obstacles à la fertilité, et seuls 30% des cycles de PMA aboutissent à une grossesse réussie. IMMA Health s'attaque à ces défis grâce à un dispositif qui permet aux femmes de réaliser des échographies intravaginales à domicile. Ce système garantit un suivi

précis et standardisé, tout en supprimant les contraintes logistiques liées aux déplacements en clinique.

Le cœur du système IMMA repose sur deux éléments clés : un appareil d'échographie ultraportable et un logiciel d'analyse d'images assisté par IA. Cette combinaison unique permet un *monitoring* quasi-continu de la croissance folliculaire, optimisant ainsi les traitements hormonaux et augmentant la qualité de la cohorte ovocytaire produite, donc les chances de succès des procédures de PMA. En outre, cette technologie réduit le besoin en spécialistes, une ressource rare dans les déserts médicaux, et permet également de penser ces procédures « de la maison », et de permettre à une femme de réaliser la quasi-totalité de son parcours PMA de chez elle, ce qui réduit considérablement le stress de cette procédure

IMMA redéfinit les paradigmes du secteur. En rendant la PMA plus accessible et moins dépendante de l'infrastructure clinique traditionnelle, la start-up ouvre de nouvelles perspectives aux patientes. Par ailleurs, les cliniques peuvent gérer plus de cas avec moins de ressources, améliorant leur rentabilité tout en élargissant leur impact. Cette double révolution, technologique et organisationnelle, pourrait bien devenir un modèle pour d'autres segments de la santé.

Bien que jeune, IMMA a déjà démontré son potentiel. Avec des prototypes validés et un soutien d'experts en PMA, l'entreprise a sécurisé plusieurs lettres d'intention auprès de grandes chaînes de cliniques aux États-Unis et en Europe. Elle cible en priorité le marché américain et le marché européen, visant une homologation rapide auprès de la FDA (l'agence américaine des produits médicamenteux) et une homologation CE (conformité européenne) dans la foulée. Forte de ses brevets déposés, IMMA prévoit également de s'étendre en Asie d'ici 2030.

IMMA Health ne compte pas s'arrêter à la PMA. Ses fondatrices, Béatrice Chemla et le Dr Nadia Prisant, ambitionnent d'élargir leurs applications à d'autres domaines, tels que la détection précoce des cancers pelviens, le suivi des pathologies chroniques comme l'endométriose, ou encore des solutions grand public pour la fertilité naturelle, voire la contraception sans hormones. Avec une levée de fonds en cours de 5 millions de dollars, la start-up est bien positionnée pour transformer la santé féminine et répondre aux besoins des populations mal desservies.

Dans un monde où la technologie redéfinit chaque aspect de notre quotidien, IMMA Health incarne une vision inspirante : celle d'un accès égalitaire et simplifié aux soins. Plus qu'une innovation, elle porte une promesse d'avenir pour des millions de femmes. 🇮🇱

**COMMUNITIES
2GETHER**

**RECONSTRUISONS
ENSEMBLE**

KEREN HAYESSOD
ה'י'ס'ו'ד ה'י'ס'ו'ד
Pour le Peuple d'Israël

Soutenez Israël là où l'aide est la plus nécessaire : participez à la reconstruction des communautés dévastées du Sud d'Israël. Votre soutien permettra de:

- ✓ Réhabiliter 10 communautés touchées : Kfar Aza, Nir Am, Be'eri, Yated, Magen, Pri Gan, Shlomit, Mivtahim, Yesha et Ein Habesor.
- ✓ Renforcer les habitants et revitaliser la vie communautaire.
- ✓ Répondre efficacement aux besoins grâce à des projets concrets sur le terrain.

Un programme d'aide global, en collaboration avec les communautés juives du monde, pour que personne ne soit laissé seul.

**Agissez maintenant.
Ensemble, reconstruisons l'avenir.**

WWW.KEREN.CH



HOMMAGE

Corinne Allal: la chanteuse israélienne qui « n'avait pas d'autre terre »

Un Israélien peut être de droite ou de gauche, ashkénaze ou séfaraïte, religieux ou libéral. Mais s'il existe un point commun entre tous, c'est que tous connaissent la chanson *Eyn li erez a'heret*, « je n'ai pas d'autre terre » qui résonne plus que jamais dans l'inconscient collectif et dans le cœur de tous. Cette chanson a été composée et interprétée par la chanteuse Corinne Allal qui s'est éteinte en décembre dernier.

Valérie Bitton

Corinne Allal, l'une des figures les plus marquantes de la scène musicale israélienne, est décédée en fin d'année 2024 des suites d'un cancer, laissant un vide immense dans le paysage culturel de son pays et au-delà. Née en 1955 en Tunisie, elle a huit ans lorsqu'elle émigre en Israël avec sa famille, son père devant fuir le pays natal en raison des liens entretenus avec les services secrets israéliens. Très jeune, elle développe une passion pour la musique et la chanson. Après plusieurs années de travail dans l'ombre et de recherche musicale, elle se fait connaître du grand public israélien dans les années 1980. C'est toutefois en 1987 que sa carrière prend un tournant décisif avec la sortie de sa chanson *Eyn li erez a'heret*. Cette chanson emblématique est le fruit d'une collaboration entre Corinne qui a composé la mélodie et Ehud Manor

auteur des paroles. Nous sommes lors de la première guerre entre Israël et le Liban, et le parolier voit sur son écran de télévision les images des soldats israéliens entrant à Beyrouth, au péril de leur vie, pour défendre leur patrie. Cela lui rappelle le souvenir de son jeune frère soldat tué en 1967, et Ehud Manor pose sur le papier sa peine au travers des paroles de cette chanson. La chanteuse Gali Atari – interprète de la chanson *Alleluya* qui remporta l'Eurovision en 1979 – sera la première à la chanter, avant qu'elle soit si sublimement reprise par Corinne Allal, ce qui lui vaudra le succès qu'on lui connaît.

Lorsqu'une chanson est créée, elle est profondément personnelle, enracinée dans l'expérience, les émotions ou les idées de son auteur. Mais dès qu'elle est interprétée et partagée, elle cesse d'appartenir uniquement à son créateur. Elle

← Corinne Allal

devient universelle, une toile sur laquelle chacun projette ses propres sentiments et son interprétation. À partir de ce moment, la chanson appartient au public et vit au travers de ceux qui l'écoutent. C'est le cas de ce titre qui a traversé les décennies en symbolisant l'amour pour la terre d'Israël. Mais il a pris une résonance particulière après les événements tragiques du 7 octobre 2023, lorsque l'État hébreu a été frappé par une vague de violence qui a profondément marqué l'histoire récente du pays. En ce jour où le pays célébrait la fête de Sim'ha Tora, Israël a été confronté à une attaque sans précédent, coordonnée par l'organisation terroriste Hamas, qui a fait de nombreuses victimes et plongé la nation dans le deuil et l'incertitude. Cet événement a marqué un tournant dans le conflit israélo-palestinien et a laissé des cicatrices profondes dans le cœur des Israéliens. C'est dans ce contexte que la chanson *Eyn li erez a'heret* prend une nouvelle dimension, reprise par plusieurs chanteurs israéliens avec, en fond, les images des Kibboutzim ravagés et des carcasses de voitures calcinées.

Eyn li erez a'heret est devenu rapidement l'hymne de l'attachement profond à la terre d'Israël et un plaidoyer pour son appartenance, et si elle se distingue par la beauté de sa mélodie, c'est aussi et surtout par l'émotion brute qui s'en dégage. Les paroles, simples mais lourdes de sens, expriment l'idée qu'il n'y a pas de place ailleurs où l'on se sentirait chez soi. Pas d'endroit ailleurs où les habitants, malgré les souffrances et les luttes, n'ont d'autre choix que de rester et de défendre leur existence. Dans un contexte politique et social souvent difficile, la chanson résonne comme un cri du cœur, un manifeste d'une génération qui vit dans l'incertitude mais qui trouve sa stabilité dans l'identité nationale. « *Je n'ai pas d'autre pays – Même si ma terre est en feu – Seul un mot en hébreu pénètre mes veines, mon âme – Douleur dans le corps, faim dans le cœur – Ici est ma maison* ». Des paroles tristement d'actualité...

La chanson est ainsi devenue le symbole d'un lien émotionnel et identitaire que beaucoup d'Israéliens partagent vis-à-vis

« Je n'ai pas d'autre pays – Même si ma terre est en feu – Seul un mot en hébreu pénètre mes veines, mon âme – Douleur dans le corps, faim dans le cœur – Ici est ma maison ».

de leur pays assimilé à une terre sacrée et irremplaçable prenant un sens encore plus profond. En effet, la terre d'Israël, qui semblait un lieu d'appartenance solide, devient encore plus précieuse dans un moment où des vies ont été brutalement prises et où l'avenir semble incertain. Outre l'attachement à un pays, la chanson évoque aussi la résilience, la nécessité de s'unir face à l'adversité. Dans ce climat de douleur collective, *Eyn li erez a'heret* s'impose comme un cri de ralliement, tous partis politiques et courants religieux confondus, un rappel que cette terre, malgré tout ce qui lui arrive, demeure le seul foyer pour ses habitants. Les Israéliens, et particulièrement ceux qui ont vécu cette tragédie de près, trouvent dans cette chanson un moyen d'exprimer leur douleur, leur résilience, et leur refus de quitter un lieu qu'ils considèrent comme leur maison, tandis qu'il a fallu physiquement lutter pour protéger et préserver ce qu'ils ont de plus cher. Un an jour pour jour après ces terribles événements, Corinne, en duo avec Gali Atari, interprétait a cappella l'emblématique « je n'ai pas d'autre terre » lors de la commémoration du 7 octobre, devant une foule composée d'Israéliens et parmi eux, de familles ayant perdu un ou des proches lors de cette tragédie.

Au-delà de *Eyn li erez a'heret*, Corinne Allal a marqué la scène musicale israélienne de son empreinte unique. Avec une carrière s'étendant sur plusieurs décennies, elle a su allier pop, rock et musique traditionnelle pour créer des œuvres qui allaient au-delà des simples

chansons populaires. Son engagement envers les causes sociales et son courage à aborder des sujets souvent sensibles ont fait d'elle une artiste respectée et admirée. L'héritage qu'elle laisse derrière elle va bien au-delà de la musique : c'est celui d'une femme qui a su, à travers ses chansons, capter l'âme de son peuple et en exprimer les angoisses, les joies et les espoirs.



Aujourd'hui, nous rendons hommage à Corinne Allal, une voix singulière qui a su incarner les sentiments les plus profonds d'un peuple attaché à sa terre. Son art, à la fois personnel et universel, demeure un témoignage de l'importance de la musique comme miroir de l'âme collective. Si la voix de cette grande artiste s'est éteinte, *Eyn li erez a'heret* continue de résonner dans le cœur des Israéliens, un hymne intemporel à la terre d'Israël, cette terre que Corinne Allal a tant aimée. 🇮🇱

POUR ÉCOUTER SA CHANSON

<https://youtu.be/yNlf6szK2XI?si=3rAg3emsQS0DoZLw>



GROS PLAN

L'acteur israélien Dror Keren fait dialoguer avec brio l'art et la réalité

En vedette de la pièce *Tartuffe* qui se donne au théâtre Cameri de Tel-Aviv, l'acteur a été multi-récompensé pour sa créativité au théâtre comme au cinéma.

Nathalie Hamou



→ Tartuffe

Lors de la 8^e édition de Livres en Scène, intitulée « Sous les mots, la vie », organisée fin novembre dernier par l'Institut français d'Israël, en collaboration avec le théâtre Cameri de Tel-Aviv, Dror Keren faisait partie des acteurs israéliens à rendre hommage à Molière et à son génie comique. Le comédien au crâne dégarni et au regard clair, qui souffle ce printemps ses soixante bougies, est une célébrité dans son pays, où sa créativité sur les planches comme au grand écran lui a valu de nombreux prix. Au cinéma, l'artiste affiche une filmographie de grande

qualité, avec entre autres ses rôles dans *À Cinq heures de Paris* (2009), de Léon Prudovsky, *The Matchmaker* (2010) signé Avi Nesher, *Kapo à Jérusalem* de Meir Zimmerman (2015) ou plus récemment *Une chambre à lui* (2023), de Matan Yair. Au théâtre, Dror Keren – qui avait dirigé et interprété *Un Cheval entre dans un bar*, œuvre de l'écrivain israélien David Grossman – est actuellement en vedette de *Tartuffe*. Un classique que le Cameri, qui vient de fêter son 80^e anniversaire, reprend à travers la nouvelle traduction d'Eli Bijaoui. Rencontre.

Vous incarnez actuellement le personnage d'Orgon dans *Tartuffe* au théâtre Cameri de Tel-Aviv. Un classique de Molière revisité avec extravagance et qui résonne fort avec l'actualité du pays. Est-il possible en ce moment en Israël de compartimenter la réalité et la fiction ?

Je ne pense pas qu'il soit possible de « compartimenter réalité et fiction ». L'art dialogue avec la réalité, il y réagit, la reflète, la critique, la fait résonner. Il est censé nous faire réfléchir à cette réalité. *Tartuffe* est une œuvre classique parce qu'elle touche à quelque chose d'universel, valable pour toute société et à toute époque. Elle traite d'un besoin existentiel profond et humain : celui de croire pour trouver du sens, une raison d'être. Ce besoin fondamental a été, est et sera exploité par des personnes mal intentionnées, des charlatans de toutes sortes, des gouvernements et des missionnaires de toutes confessions. C'est une réalité qu'on ne peut ni ne doit compartimenter. Le *Tartuffe* de Molière, version 2025, sur la scène du Théâtre Cameri, fait exactement cela.

La pièce traduite par Eli Bijaoui et mise en scène par Rony Brodecki ne se finit pas par un « happy end » comme dans le texte d'origine. Cela reflète-t-il aussi la difficulté pour le public israélien de basculer totalement dans le divertissement ?

La fin originale de *Tartuffe* se termine bien par la prise de contrôle de la maison par Tartuffe. Molière a modifié cette conclusion en lui donnant un « happy end », sous la pression de l'Église et du roi, afin de permettre la représentation de la pièce. Cela est bien connu et documenté dans les écrits laissés par Molière lui-même. Notre intention était de revenir à son message initial. Bien sûr, le public aspire toujours à une conclusion harmonieuse, rassurante, divertissante, qui « remet tout en ordre » et nous renvoie chez nous avec le sourire. Ce n'est pas propre à Israël. Mais dans la réalité extrêmement difficile que nous traversons, il y a ici une décision artistique importante : ne pas arrondir les angles et rester fidèle au message critique et tranchant de la pièce originale.

Vous avez aussi joué dans le spectacle de « consolation » qui a démarré environ deux mois après les massacres du 7 octobre 2023 au Cameri : parlez-nous de cette expérience.

Des jours mille fois meilleurs : c'est le nom du spectacle que nous avons créé après le 7 octobre, au début de la guerre à Gaza. C'était une tentative de réagir à ces jours terribles que nous avons traversés et que nous traversons encore. Nous voulions nous asseoir avec le public, proches physiquement, et apporter des textes, des chansons, des récits qui procurent du réconfort, qui permettent d'exprimer la douleur et la tristesse, mais aussi d'esquisser un sourire. Nous en avons tous besoin en ce moment. Aux côtés du répertoire habituel du théâtre, qui dialogue peut-être autrement avec la réalité, nous avons ressenti le besoin de cette étreinte directe, immédiate. D'être ensemble.

Au théâtre, vous avez signé des créations comme *Sur le grill* (pour laquelle vous avez été désigné dramaturge de l'année en 2015), une histoire campée la veille du Jour de l'Indépendance, qui confronte la génération des pionniers et leurs enfants. Comment votre vision politique nourrit-elle votre travail ?

Je n'ai pas de « vision politique ». Je suis un artiste qui vit en Israël. Je n'avais pas envisagé de devenir « dramaturge ou metteur en scène ». Ce besoin est né de mon désir de raconter une histoire comme moi seul le veux et comme moi seul le peux. Je vis dans un pays où se produisent des choses terribles, cruelles et irresponsables. C'est

à la fois mon droit et mon devoir de m'exprimer, de raconter, de critiquer, à travers l'art et au-delà, la réalité dans laquelle je vis.

Au cinéma, vous avez exploré des registres très variés, et reçu dernièrement un prix pour le meilleur second rôle masculin dans le film *Home* de Benny Friedman, inspiré d'une histoire vraie, dans lequel vous jouez un personnage haredi. Comment vous êtes-vous préparé pour ce rôle ?

Le scénario de *Bayit* (Ndlr : « maison » en hébreu) a été écrit par Benny Friedman et moi-même, si bien que l'immersion dans les codes du monde ultra-orthodoxe du quartier de Gueula à Jérusalem et leur assimilation a été lente, approfondie et longue. J'ai appris un peu de yiddish, principalement ses inflexions spécifiques, lorsqu'il est mêlé à l'hébreu.

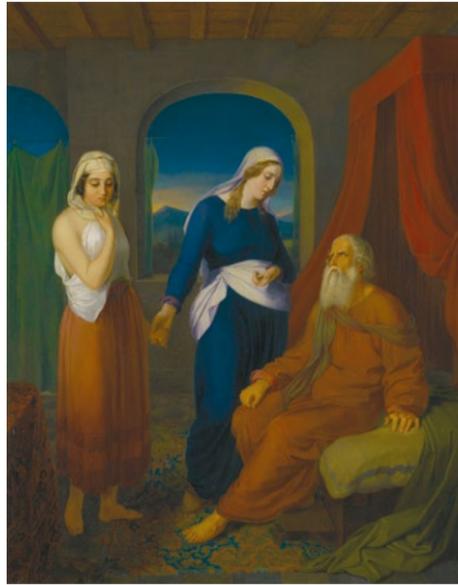
Quelles seront vos prochaines aventures artistiques en 2025 ?

Je présente actuellement un nouveau spectacle solo au Cameri. « Stand-up » est un terme générique pour désigner une heure et quart de liberté totale pour exprimer de la manière la plus ouverte, sincère et stimulante tout ce que j'ai envie d'aborder. C'est fascinant et captivant, cette idée d'amener les gens dans son esprit, de les faire rire, de les surprendre et peut-être aussi de leur faire réfléchir à une ou deux choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé auparavant. Quand ça fonctionne, c'est à mes yeux l'accomplissement ultime pour un artiste seul sur scène. Un véritable cadeau. 🎭

↓ Tartuffe



TARTUFFE AU CAMERI, AVEC DES REPRÉSENTATIONS SOUS-TITRÉES EN FRANÇAIS



↑ **Moritz Daniel Oppenheim**
Sarah conduit Agar à Abraham (1832)
© Herbert Fischer



↑ **Moritz Daniel Oppenheim**
Le Salut d'Agar et Ismaël dans le désert (1826)
© Jüdisches Museum Frankfurt



↑ **Moritz Daniel Oppenheim**
Le Renvoi d'Agar (1826)
© Städel Museum, Frankfurt am Main

CULTURE

Moritz Daniel Oppenheim: Présentation inédite d'un cycle biblique au Musée juif de Francfort

Malik Berkati

Pendant longtemps, le tableau *Sarah conduit Agar à Abraham* (1832), début d'un drame familial biblique, a été considéré comme perdu. L'œuvre se trouvait en réalité dans une collection privée, tout comme *Le Salut d'Agar et Ismaël dans le désert* (1826). Le Musée juif de Francfort présente pour la première fois l'intégralité du cycle pictural dédié à l'histoire d'Agar de Moritz Daniel Oppenheim (1800-1882), le premier peintre juif de l'ère contemporaine à avoir marqué l'histoire de l'art et à être reconnu par ses pairs non-juifs au XIX^e siècle (voir *Hayom* 73). Grâce à

l'acquisition en décembre 2024 de ces deux toiles, rendue possible par des dons et des subventions, le musée complète le tableau *Le Renvoi d'Agar* (1826), déjà présent au sein de l'institution grâce à un prêt du Städel Museum, une institution culturelle privée de Francfort couvrant 700 ans d'histoire de l'art européen. Cette réunion exceptionnelle est à découvrir dans le cadre de l'exposition permanente du Rothschild-Palais.

Un drame familial biblique

Cette représentation se concentre sur trois moments clés de l'histoire: face à

l'apparente stérilité de son mariage avec Sarah, Abraham accepte la suggestion de son épouse de prendre sa servante Agar comme concubine, afin d'avoir un descendant. Cette scène est dépeinte dans le tableau le plus récent des trois, *Sarah conduit Agar à Abraham*, et marque le début d'une série de conséquences: Abraham engendre un fils, Ismaël, avec Agar. Plus tard, après la naissance d'un second fils, Isaac, issu de son mariage avec Sarah, celle-ci pousse Abraham à renvoyer Agar et leur fils Ismaël. Oppenheim illustre cette séparation forcée dans *Le Renvoi d'Agar*. Le troisième tableau du cycle,

Le Salut d'Agar et Ismaël dans le désert, montre un ange venant à leur secours en les guidant vers une source d'eau.

«L'histoire biblique, pleine de tensions et marquée par des conflits humains, des interventions divines et le dépassement de la détresse, a inspiré de nombreux artistes à travers les siècles. Ainsi, la relation entre Sarah et Agar a souvent été interprétée, tant dans la théologie chrétienne que dans l'histoire de l'art qu'elle a influencée, comme un conflit entre le christianisme et le judaïsme, dans lequel Sarah triomphe d'Agar. D'un point de vue historico-religieux, cette histoire est considérée comme le point de départ de la relation complexe entre le judaïsme et l'islam. Oppenheim, pour sa part, la représente dans son cycle pictural comme une histoire familiale, où le centre de l'attention n'est pas la concurrence, mais la relation entre les deux femmes et leurs enfants», soulignent les commissaires de l'exposition.

«Avec son cycle en trois parties, Oppenheim ne se contente pas de se démarquer des interprétations conventionnelles de l'histoire biblique, il développe également un langage pictural magistral, d'une grande intensité émotionnelle. *Sarah conduit Agar à Abraham* illustre la dynamique entre les personnages dans un moment intime et psychologiquement chargé. *Le Salut d'Agar et Ismaël dans le désert* saisit la grâce divine dans une scène poignante, où le désespoir fait place à l'espoir.»

Pour le musée, ces deux œuvres représentent «des témoignages exceptionnels du romantisme tardif et possèdent une valeur inestimable pour la recherche en histoire de l'art. Avec l'acquisition de ces tableaux, nous élargissons non seulement notre axe de collection dans le domaine des beaux-arts en général, et de l'art de Moritz Daniel Oppenheim en particulier, mais nous mettons également en lumière, par la présentation inédite de

ce cycle, la dimension historique de l'art au sein de notre exposition permanente, qui présente Oppenheim comme un témoin de son époque et un protagoniste de l'histoire de l'émancipation juive.»

Pour admirer ces trois tableaux réunis, il est conseillé de ne pas tarder. Concernant la possibilité de voir *Le Renvoi d'Agar*, prêté par le Städel Museum, intégré de manière permanente à l'exposition du Rothschild-Palais, le musée nous a confié: «*Le Renvoi d'Agar* sera exposé chez nous pendant au moins un an. Nous serions évidemment ravis de le conserver plus longtemps, mais aucune décision n'a encore été arrêtée.»

ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch



↑ Aalam-Warqe Davidian

INTERVIEW

Black Jews

De l'Éthiopie à Israël, rencontre avec Aalam-Warqe Davidian, voix du cinéma israélien-éthiopien, lors du festival AFRIKAMERA.

Malik Berkati

Invitée en novembre 2024 par le Festival des cinémas africains de Berlin AFRIKAMERA, la jeune cinéaste israélienne Aalam-Warqe Davidian a présenté deux films et participé à une table ronde intitulée « Black Jews – Beta Israel ». Cet événement visait à explorer le potentiel du cinéma éthiopien-juif pour interroger de manière critique la complexité et la diversité de la société israélienne, tant sur le plan interne qu'externe, tout en contribuant à déconstruire les stéréotypes antisémites.

Née en 1980, Aalam-Warqe Davidian est une réalisatrice israélo-éthiopienne. Diplômée de l'École de cinéma et de télévision Sam Spiegel de Jérusalem, elle a également collaboré en tant que chercheuse avec la documentariste Ada Ushpiz. En 2018, son premier long métrage, *Fig Tree*, a été nommé pour l'Ophir Award du meilleur film et a décroché le prix Eurimages Audentia de la meilleure réalisatrice au Festival international du film de Toronto. Fiction inspirée de sa propre expérience, il raconte le passage à l'âge adulte de Mina, 16 ans, qui vit avec sa grand-mère et son frère en périphérie d'Addis-Abeba, en 1989, pendant la guerre civile éthiopienne. La jeune fille affronte une routine surréaliste imposée par le conflit, tout en cherchant à savourer les derniers instants de son adolescence auprès de son petit ami chrétien, Eli. Leur lieu de rendez-vous secret, un figuier géant, devient un symbole de leur attachement dans un monde en plein chaos. L'émigration de la famille vers Israël marque à la fois un nouveau départ et un déchirement, signifiant l'adieu à la communauté dans laquelle Mina a grandi.

Dans son deuxième long métrage, le documentaire *With No Land* (2021), Aalam-Warqe Davidian, en collaboration avec son époux Kobi Davidian, revient sur l'immigration des Juifs éthiopiens vers Israël. Le film met en lumière l'opération Salomon, qui, en mai 1991, a permis de transporter plus de 14'000 Juifs éthiopiens en moins de deux jours. À travers des entretiens avec des témoins de l'époque, des archives visuelles et des lettres de l'ambassade israélienne à Addis-Abeba, le couple reconstitue cette histoire complexe. Le film explore non seulement l'histoire mouvementée de l'Éthiopie depuis les années 1970, mais également le racisme auquel une partie des immigrants éthiopiens-juifs a été confrontée en Israël.

Alors que *Fig Tree* propose une perspective intime et fictionnelle sur la vie en Éthiopie à la veille de l'émigration, *With No Land* explore l'événement historique de l'opération Salomon et ses répercussions. Ces deux œuvres se répondent et se complètent, formant presque un miroir narratif qui offre une vision plus globale de l'histoire des Juifs éthiopiens.

↑ *With no Land*

Depuis les années 1980, des Juifs éthiopiens retournent en Israël. Vous êtes née en Éthiopie. Il semble que les générations de Juifs éthiopiens nées en Israël commencent à s'intégrer pleinement dans la société. Qu'en a-t-il été pour vous ?

Tout d'abord, je tiens à préciser que je ne suis pas juive. Je suis arrivée en Israël avec mon beau-père, qui, lui, était juif. Mon expérience a donc été différente de celle des Juifs éthiopiens. En tant que migrante fuyant la guerre civile en 1991, j'ai trouvé en Israël une maison. C'est une chance précieuse, et j'ai pu y construire ma vie.

Donc, en tant que migrante, vous avez trouvé un foyer en Israël, mais les Juifs éthiopiens, eux, ont pu ressentir une certaine frustration de ne pas avoir été pleinement accueillis ?

Oui, c'est triste. Ils ont eu plus de difficultés à se sentir, comme moi, « à la maison ». Pour mes amis, c'est comme si, dans le pays d'où ils viennent, ils étaient considérés comme des lions. Et lorsqu'ils arrivent sur un nouveau territoire, on leur dit : « Non, vous n'êtes pas des lions, vous êtes des éléphants ».

Dans vos deux longs métrages présentés ici, vous portez la mémoire des opérations qui ont permis aux Juifs d'Éthiopie de venir en Israël. Pourquoi ce sujet est-il central dans votre œuvre ?

Pour moi, ce sujet capture deux moments très importants de l'histoire tels que je les ai vécus : la guerre civile en Éthiopie et l'accueil des Juifs éthiopiens en Israël. J'ai été témoin des deux, et je trouve essentiel de questionner ces événements, d'apporter ma propre perspective et de secouer un peu les choses. En Éthiopie, dès l'école, on nous enseigne l'histoire des Éthiopiens du Nord, les Falashas, qui sont juifs. Donc, même avant d'arriver en Israël, j'avais un regard de témoin sur cette communauté et son identité unique. Ce qui m'a frappée, une fois en Israël, c'est que ces Juifs éthiopiens n'étaient pas perçus comme étant « assez juifs ». Cela a suscité en moi de nombreuses interrogations, à la fois sur les notions d'identité, d'appartenance et sur les contradictions dans la manière dont on les accueillait. Ces questions continuent de nourrir mon travail.



Fig tree ->

© AFRIKAMERA 2024

Avez-vous le sentiment que c'est une histoire qui doit être toujours racontée en Israël ou au reste du monde ?

Les Israéliens ne connaissent pas cette histoire. Pour eux, l'histoire des Juifs éthiopiens commence lorsqu'ils arrivent sur le sol israélien. Mais, bien sûr, ils avaient une histoire avant cela. Et surtout, il est essentiel de montrer ce qui se cache derrière ces arrivées : le rôle des activistes éthiopiens qui, dès les années 70, ont pavé la route pour permettre à ces avions d'atterrir. J'essaie de rappeler à la société israélienne comment les choses se sont réellement déroulées, mais aussi à la communauté éthiopienne elle-même, qui, la plupart du temps, lutte pour préserver son identité et n'a pas toujours le temps de mettre en avant son magnifique destin et sa culture.

Quand je regarde la communauté juive en Éthiopie, je suis frappée par l'incroyable solidité de leur croyance. Vous savez, pendant des siècles, c'était une communauté isolée dans le nord de l'Éthiopie, qui s'est battue pour conserver et transmettre sa foi. Elle n'avait aucune connexion avec les autres groupes juifs

dans le monde, ni avec Jérusalem, mais elle a continué à croire et à se battre pour vivre sa foi. Pour moi, qui ne suis pas religieuse, c'est incroyable ! Si l'on veut raconter la foi juive, il faut raconter l'histoire des Juifs éthiopiens. Les autres groupes juifs dans le monde étaient connectés et quand on est connecté, on peut dialoguer, confronter ses croyances et les renforcer. Mais lorsque vous êtes un groupe isolé pendant 2'000 ans, vous ne pouvez vous appuyer que sur votre foi. La voir se transmettre ainsi, de génération en génération, malgré cet isolement, est, pour moi, tout simplement extraordinaire.

Dans *With No Land*, on voit que le rabbinat contestait la judaïté des Juifs éthiopiens à leur arrivée. Est-ce qu'ils rencontrent toujours ces problèmes, ou cette question a-t-elle été résolue ?

Ils continuent à lutter, même si la situation a changé par rapport à il y a 40 ans. Mais, comme partout, lorsqu'un groupe arrive dans une société, il doit se battre pour trouver sa place. La nouvelle génération se sent plus à l'aise dans la société israélienne. Il y a aujourd'hui des Juifs éthiopiens à la Knesset, par exemple.

Cependant, vous savez, grâce aux luttes menées par cette communauté pour obtenir sa place, elle est devenue une lanceuse d'alerte sur des questions cruciales, comme l'élite politique et sa corruption, ou encore le système de police. Mais on ne les a pas écoutés, et aujourd'hui, tout le monde en voit les conséquences.

Les leaders de la communauté juive éthiopienne ont, depuis des années, tenté de dire : « Oui, nous sommes en démocratie, mais quelque chose ne fonctionne pas correctement. » Ils ont aussi alerté sur le fait que le gouvernement cherchait à diviser la société en groupes, chacun ayant, selon lui, des problèmes spécifiques. Mais non, mon problème est aussi ton problème... 🇮🇱

Concours

à gagner par tirage au sort

En répondant à la question suivante :

Dans quel pays Hannah Arendt est-elle née ?

Envoyez vos réponses à hayom@gil.ch
En indiquant : concours avril 2025



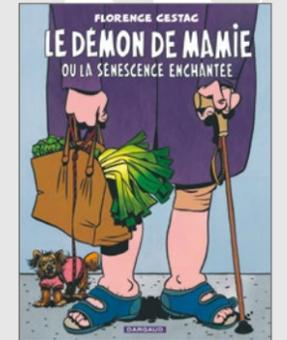
une place pour
le concert de
Lara Fabian
à Genève



une place pour
le spectacle de
Jeff Panacloc
à Genève



une place pour
le concert de
Amir
à Genève



Un exemplaire de
« Le démon de mamie
ou la sénescence
enchantée »

Spectacles & Concerts



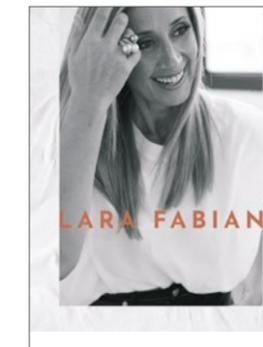
The Jeff Panacloc Company

Jeff Panacloc

10 et 11 octobre 2025, salle
Métropole de Lausanne
26 novembre 2026, Arena de
Genève

Préparez-vous à entrer dans un monde où l'humour flirte avec l'absurde et la ligne rouge et où

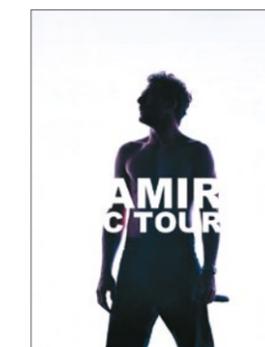
les rires sont garantis à 1000 % ! Jeff Panacloc revient avec son tout nouveau spectacle *The Jeff Panacloc Company* et vous invite à découvrir son univers aussi fantastique que décalé. Imaginez-vous franchir les portes du bureau secret de Jeff, président directeur général d'une « Company » mystérieuse où une troupe de personnages complètement détraqués vous attend. De l'extravagant au délirant, chaque membre de la Jeff Panacloc Company est prêt à vous faire passer une soirée inoubliable. Vous serez aux premières loges d'une expérience immersive unique pour découvrir les secrets de cette famille pas comme les autres. Alors, n'hésitez plus, rejoignez *The Jeff Panacloc Company* et devenez, le temps d'une soirée, un membre privilégié de cette bande de joyeux dérangés. Une chose est sûre : vous en sortirez légers et changés !



Lara Fabian

28 novembre 2025, Arena de Genève
Avec plus de 20 millions d'albums vendus dans le monde, Lara Fabian, emblème de la chanson, revient sur scène pour un concert inédit. Après avoir conclu sa tournée *BEST OF* en 2022, où elle a partagé 30 ans de tubes inoubliables avec son public, Lara Fabian fait son grand retour avec le titre *Ta peine*, un hymne d'espoir et de résilience coécrit avec Slimane.

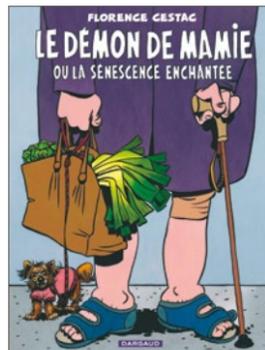
Depuis ses débuts en 1991 avec son premier album français qui s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, jusqu'à ses succès internationaux comme *Je t'aime* et *La Différence*, Lara Fabian a su conquérir le cœur de millions de fans à travers le monde. Sa carrière musicale est marquée par des albums emblématiques ainsi que par son engagement en tant que coach dans des émissions telles que « La Voix » et la « Star Academy ».



CTour

AMIR

20 décembre 2025, Arena de Genève
Après son retour marquant avec le titre *Sommet*, hymne des Jeux Olympiques Paris 2024, plongez dans l'univers de *C Amir*, son nouvel album empreint de force et d'émotions...

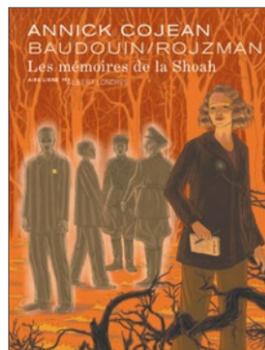


Le démon de mamie ou la sénescence enchantée

De Florence Cestac

« La vieillesse est si longue qu'il ne faut pas commencer trop tôt », disait Benoîte Groult. Et c'est bien ce que se dit l'héroïne de Florence Cestac, que nous avons le plaisir de suivre depuis *Le Démon de*

midi. Noémie attaque avec l'allant qui la caractérise cette partie de la vie un peu obscure qu'est l'arrivée du grand âge. Avec son incorrigible façon de voir la vie en rose, le double de papier de Florence Cestac dresse un inventaire à la Prévert des petites joies et des gros tracés liés à cette période de la vie. Les petits-enfants qu'il faut garder, avec leurs lots de bons moments et de crises de nerfs, les parents qui perdent la boule, les vicissitudes de la vie de couple à ces âges-là, le célibat, le corps qui lâche par petits morceaux, les sites de rencontres pour seniors ou encore les deuils successifs de proches. Que du bonheur !



Les mémoires de la Shoah

De Annick Cojean, Théa Rojzman et Tamia Baudoin

1942, descente des nazis dans le ghetto de Kovno, en Pologne : son nouveau-né dans les bras, une jeune femme regarde autour d'elle, hagarde. Bessie K : « Je tenais le bébé, et j'ai pris mon manteau, et j'ai emballé

le bébé, je l'ai mis sur mon côté gauche car je voyais les Allemands dire « gauche » ou « droite », et je suis passée au travers avec le bébé. Mais le bébé manquait d'air et a commencé à s'étouffer et à pleurer. Alors l'Allemand m'a rappelée, il a dit : « Qu'est-ce que vous avez là ? » Je ne savais pas quoi faire parce que cela allait vite et tout était arrivé si soudainement. Je n'y étais pas préparée (...) Il a tendu son bras pour que je lui tende le paquet ; et je lui ai tendu le paquet. Et c'est la dernière fois que j'ai eu le paquet. » C'est l'un des nombreux témoignages de survivants des camps de la mort recueillis par Annick Cojean, grand reporter au Monde depuis plus de quarante ans. Elle reçoit en 1996 le prix Albert Londres pour *Les mémoires de la Shoah*. Ces textes magnifiques prennent une nouvelle dimension aujourd'hui avec cette adaptation en bande dessinée.



Falafel Cinéma

Par Yaël Yermia

« Falafel Cinéma » est un podcast incontournable pour les passionnés du cinéma israélien, disponible sur toutes les plateformes d'écoute. Chaque épisode met en lumière des entretiens captivants avec des réalisateurs, acteurs et autres professionnels du septième art, explorant des œuvres audacieuses et

des perspectives originales. Yaël Yermia y révèle la profondeur artistique et culturelle d'Israël, tout en abordant les enjeux sociaux, politiques et historiques souvent méconnus de l'industrie cinématographique israélienne.

<https://podcast.ausha.co/falafel-cinema>



Movie in the Air

Parallèlement, « Movie in the Air », blog bilingue en anglais créé il y a dix ans, propose chaque semaine une newsletter qui met en avant les meilleurs films et séries à ne pas manquer, que ce soit en salles, sur les plateformes ou à la télévision. Les critiques sont disponibles en deux langues, offrant une portée internationale au blog. En 2023, l'accréditation presse au Festival de Cannes a souligné le professionnalisme

et la crédibilité de « Movie in the Air ». Yaël partage ces actualités via Facebook, Instagram, Twitter, et plus récemment sur une chaîne YouTube dédiée.

<https://movieintheair.com/>

S'abonner : contact@movieintheair.com



Another successful Wine and Music evening was organised by GIL's English-speaking MeetUP on February 13.

Members of all nationalities came together, meeting friends and making new acquaintances in a relaxed atmosphere, with Patrick Amsellem on the guitar and a spontaneous special guest Itzik Lechtman on the accordion.



Le Regard Bleu de Keren Esther : entre poésie, peinture et sérénité

Publié par les Éditions Ouverture, *Le Regard Bleu* est l'aboutissement d'un rêve né il y a près de 30 ans. Ce livre, initialement un journal intime, s'est écrit comme une partition de musique, tantôt aérienne, tantôt dense, mais toujours reliée à l'âme et au souffle de la vie.

Au fil du temps, ce journal a mûri, comme un fruit prêt à être partagé. Aujourd'hui, Keren Esther en dévoile la quintessence, ne gardant que le « miel des mots ». Chaque texte est une pierre posée sur son chemin de vie, lui permettant de porter un regard apaisé sur l'existence – un regard bleu.

L'ouvrage explore des thèmes universels : l'enfance, l'amour, l'exil, la mémoire, l'héritage, et cette confiance inébranlable en la vie, malgré ses épreuves.

Quand les mots dialoguent avec les images

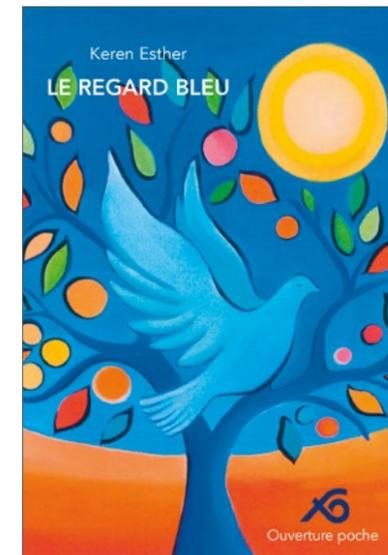
Le regard bleu se distingue également par son aspect visuel. La couverture et chaque thème abordé sont magnifiquement illustrés par des peintures originales de Keren Esther. Ces

œuvres picturales prolongent et enrichissent l'émotion des poèmes, offrant une expérience artistique unique où les mots dialoguent avec les images.

Une quête d'apaisement et de lumière

Ce livre est non seulement un hommage à la transmission, à la résilience et à la beauté de l'humanité mais aussi une véritable invitation à la sérénité, comme l'exprime le poème *Plénitude* :

(...) Et puis, au bout de mon périple, comme une récompense, un paysage se dévoile. Un paysage d'une grande sérénité, m'emportant dans les profondeurs de mille bleus, entre ciel et mer. Ce paysage m'invite au repos, à la plénitude. Il me tend un miroir. Je me vois. Je suis l'arbre de ce paysage. Et c'est comme si cet arbre me disait : « Je t'attendais. J'attendais que tu chemines suffisamment pour t'offrir ce bleu, cette douceur, cette légèreté, cette paix ». Je suis comme dans un rêve. Le ciel s'ouvre et laisse passer la lumière. Enfin.



SERVICE D'INTERVENTION RAPIDE
VOTRE PARTENAIRE SÉCURITÉ
☎ 022 3 644 644 🌐 WWW.SIRSA.CH



POMPES FUNÈBRES MURITH SA

A votre service depuis plus de 135 ans



Les requêtes et la culture de la famille sont au centre de toutes décisions

Faites-vous face à la perte d'un être cher ?

Notre service de pompes funèbres a une permanence atteignable 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Des conseillers funéraires dévoués aux familles en deuil et disposés à vous prendre en charge à tout moment.

A. MURITH SA
89, Bld de la Cluse
1205 Genève
+ 41 22 809 56 00
murith@murith.ch
www.murith.ch

Nous Contacter



Lire

notre sélection littéraire



Sur l'antisémitisme : les origines du totalitarisme

De Hannah Arendt

Une des interprétations les plus pertinentes du phénomène totalitaire. « Ce livre constitue une tentative de compréhension de faits qui, au premier coup d'œil, et même au second, semblaient simplement révoltants. Comprendre, toutefois, ne signifie pas nier ce qui est révoltant et ne consiste pas à déduire à partir de précédents

ce qui est sans précédent [...]. Cela veut plutôt dire examiner et porter en toute conscience le fardeau que les événements nous ont imposé, sans nier leur existence ni accepter passivement leur poids, comme si tout ce qui est arrivé en fait devait fatalement arriver. »

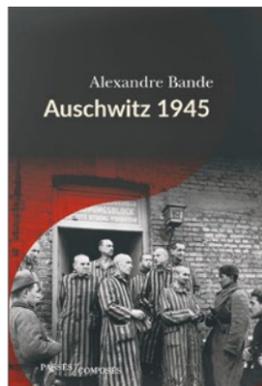


Combattre l'antisémitisme

De Theodor W. Adorno

Dans cette conférence prononcée à l'automne 1962, Theodor W. Adorno s'adresse à un auditoire d'enseignants et de pédagogues. Dans le contexte de l'après-guerre, il constate la persistance de l'antisémitisme dans la société

allemande. Inavoué, celui-ci se propage par rumeurs et insinuations, par un réflexe de déculpabilisation collective. Dans une époque façonnée par les médias de masse, la publicité et la propagande, « on trouve aussi, au cœur du préjugé antisémite, la même tendance consistant à manipuler et à mettre au service d'intérêts particuliers en tous genres l'inconscient qui couve, au lieu d'en mettre à jour les processus. » Comment lutter ? Par la pédagogie, cruciale dans la prévention, et une loyauté inébranlable envers la raison : « Reculer n'est pas une bonne option. »

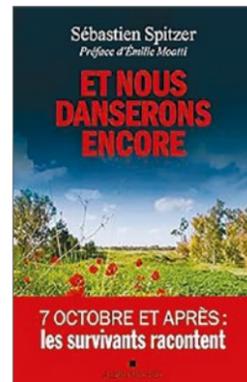


Auschwitz 1945

De Alexandre Bande

« Le 27, j'ai vu la première patrouille russe pénétrer dans la ville, suivie de soldats en rangs serrés. Un seul sentiment m'a envahi. Entièrement, égoïstement, impérieusement. Je ne suis pas mort. Je suis parmi ceux qui ont survécu et qui pourront témoigner ». C'est en ces termes que Jacques Greif décrit l'arrivée des premiers soldats de l'Armée rouge le 27 janvier 1945 à Auschwitz, date

de la « libération » du complexe concentrationnaire où furent assassinés plus d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants, très majoritairement juifs. Que trouvent, et comprennent, alors les Soviétiques ? Comment les nazis tentèrent-ils de faire disparaître les traces de leur crime ? Quelles furent les souffrances encore endurées par les déportés ? Comment les acteurs locaux, Polonais en tête, réagirent-ils ? Autant de questions trop peu abordées sur ces jours terribles de janvier 1945 que traite Alexandre Bande, offrant ainsi une synthèse neuve et nécessaire en cette année de commémoration de la fin de la Seconde Guerre mondiale.



Et nous danserons encore

7 octobre et après : les survivants racontent

De Sébastien Spitzer

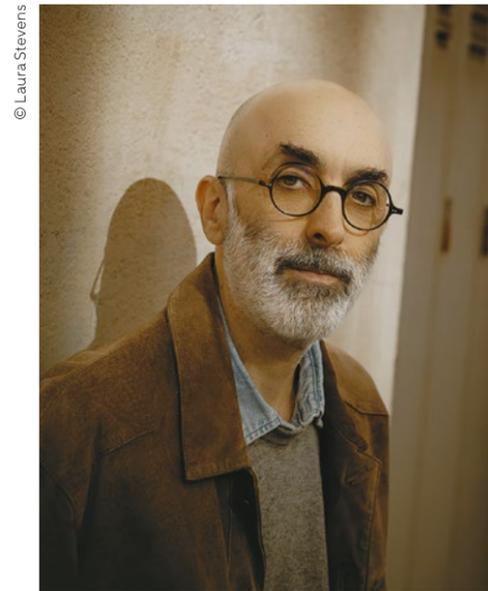
« Le 7 octobre 2023 a marqué un tournant dans l'histoire d'Israël et dans l'histoire du monde. Cette terrible tragédie a sidéré les

opinions, bouleversé les consciences jusqu'à polariser le monde politique. Tout s'est passé si vite. Pour mesurer le drame, j'ai éprouvé le besoin irrésistible d'aller, d'entendre, de sentir et de voir, d'éprouver l'événement dans toute sa dimension. J'ai passé de longues heures chez les parents de Netta. Sur les rives de la mer Morte, j'ai pleuré à chaudes larmes avec la mère de Noya. J'ai été transporté par le courage du fils de Vivian Silver, du frère d'Elya, de la sœur de Morane, du père de Netta. J'ai rencontré des dizaines de rescapés du pogrom, des otages libérés et des héros plus ou moins anonymes. De Tel-Aviv aux kibboutzim proches de la Bande de Gaza, j'ai sillonné le pays. À Jérusalem, j'ai retrouvé des mères d'enfants disparus. À Bethleem, j'ai prié la nuit de Noël dans la grotte de la Nativité. Ce livre est leur histoire, racontée par eux-mêmes, pour que personne ne puisse trahir ou détourner ce qui s'est vraiment passé le 7 octobre 2023. »

RENCONTRE

En quête d'identité

Yaël Yermia



© Laura Stevens

↑ Eduardo Halfon

« J'ai hérité de mes ancêtres l'envie de fuir ». Ces mots d'Alejandra Pizarnik ouvrent *Tarentule* d'Eduardo Halfon, lauréat du Prix Médicis Étranger 2024, récit où l'autofiction dialogue avec la mémoire et la quête identitaire.

Exilée en Floride en 1981 pour fuir la guerre civile au Guatemala, la famille Halfon tente de s'intégrer tout en portant le poids de ses traumatismes. À treize ans, comme n'importe quel adolescent, Eduardo est en pleine rébellion. Il rejette ses racines espagnoles, mais surtout son judaïsme. Son père décide alors de l'envoyer, avec son frère, dans un camp d'enfants juifs au Guatemala. Les premiers jours, leur chef Samuel Blum leur apprend différentes techniques de survie, dans une atmosphère proche de celle d'un camp scout.

Mais le matin du quatrième jour, tout bascule. Les enfants sont réveillés à coups de cris et le camp se transforme en lieu de terreur sous les ordres de Samuel. Sur son brassard, une tarentule... Alors que dans la Genèse, le quatrième jour marque l'apparition du soleil et de l'ordre cosmique, ce « quatrième jour » annonce le chaos, le moment où son enfance bascule dans la terreur.

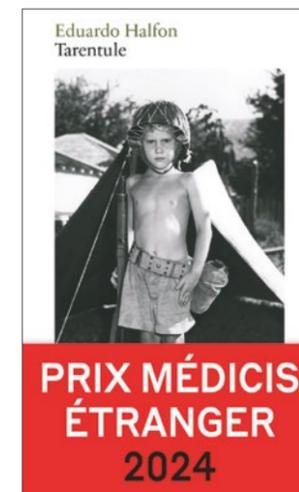
Pour l'auteur, le judaïsme ne symbolise ni la prière, ni des traditions joyeuses, mais des cris : ceux du camp, mais aussi ceux de

son père et de son grand-père, survivant d'Auschwitz, lorsque celui-ci se réveille en plein cauchemar, la nuit.

Déraciné, Eduardo Halfon ne se sent chez lui nulle part. Son écriture est sa maison. Au quotidien, il fuit son judaïsme et ses origines guatémaltèques. Son judaïsme, déclare-t-il, est un judaïsme littéraire. Il pense en anglais, en espagnol. Et c'est pour mieux décrire la peur de l'antisémitisme d'hier et d'aujourd'hui, qu'il la compare dans son livre à « un bâillon ». Eduardo Halfon a écrit ce livre à Wannsee, en Allemagne, où a été décidée en janvier 1942, l'extermination des Juifs.

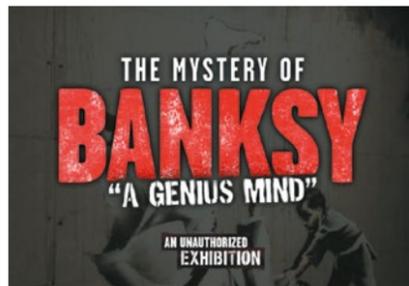
Son style est épuré, l'écrivain l'explique dans ses interviews par sa formation d'ingénieur. Sous cette prose brute, de la poésie affleure et questionne. Comme lui, nous sommes incrédules face à l'horreur, éprouvons des sentiments de peur et de nostalgie. Les enfances ne sont-elles pas toutes effrayantes ? Faut-il ressentir le malheur pour le comprendre ?

Tarentule est une expérience littéraire. Eduardo Halfon nous rappelle que nos racines, même refoulées, sont indissociables de ce que nous sommes. « C'est comme ça, écrit-il au début du livre (p.59). En dépit des rides, des cicatrices et de la chirurgie, le visage de l'enfant que nous avons été demeure à tout jamais sous le masque de l'adulte que nous sommes. »



↑ Eduardo Halfon : *Tarentule* traduit de l'espagnol (Guatemala) par David Fauquemberg, Édition Quai Voltaire

Manifestations et expositions



**The mystery of Banksy
«A genius mind»**
Du 7 mars
au 29 juin 2025
Beaulieu, Lausanne

Banksy, l'artiste peintre et graffeur né à Bristol, célèbre pour défier les frontières du marché de l'art et dont les œuvres

suscitent l'engouement depuis des années est mondialement connu et reste pourtant un mystère. Cette exposition à succès met en lumière cette icône artistique avec une présentation inédite de plus de 200 œuvres de la superstar du street art. Graffitis, photographies, sculptures, installations vidéo et impressions sur divers supports comme la toile, le tissu, l'aluminium, le Forex et le Plexiglas ont été reproduits et assemblés spécialement pour offrir aux visiteurs une vue d'ensemble et un aperçu approfondi de l'ensemble des œuvres de cet artiste de génie. Et cela, dans un cadre unique et élaboré.



**La Genevoise
Carte blanche à Carol Bove**
Jusqu'au 22 juin 2025
Musée d'Art et d'Histoire

Née à Genève et basée à New York, Carol Bove (1971) est mondialement connue pour ses œuvres qui jouent avec les notions de modernisme, d'abstraction et d'histoire de l'art, en réinterprétant les formes classiques et en questionnant leur place dans le monde contemporain. Pour sa carte blanche au MAH, l'artiste explore la collection du musée

et retrace, à la manière d'une ligne du temps, 15'000 ans d'histoire genevoise en mettant en lumière l'évolution de l'usage des objets et en questionnant les espaces muséaux.

Théâtre

Jouer son rôle @ Isabelle Meister



Jouer son rôle
Du 20 au 25 mai 2025
Théâtre du GALPON

C'est une histoire de frères. C'est compliqué, les frères. L'un croit aux valeurs du commerce, l'autre aux droits humains. Le premier penche à droite, le second à gauche. Mais le grand écart n'est qu'apparent... Unis par les liens du sang, les deux personnages le sont aussi par leur

dimension archétypale. Jérôme Richer assume ce choix. Il en joue, même. Jusque dans l'intrigue. À l'occasion de l'enterrement de leur père, les deux frères entreprennent de régler leurs comptes. Le deuil sied à l'électrisation des fratries. D'ailleurs, il y a de la tragédie antique dans cette confrontation. Elle bouleverse jusqu'aux codes de la représentation, qui bénéficie d'un dispositif quadri-frontal tandis qu'un chœur en accompagne la progression. C'est tendu, féroce et implacable dans la manière de dévoiler la part grinçante des rouages sociaux. Comme est implacable l'injonction faite à chacun des frères de jouer son rôle, de s'y maintenir parfois contre soi, d'en être à la fois l'acteur et le dépositaire...

LES MOTS D'UNE VIE

Écrivez votre biographie familiale

«Si je ne laisse à mes enfants que quelques biens matériels, c'est comme si je n'avais jamais existé.»

Toute histoire mérite d'être tracée et retracée, pour transmettre un héritage en quelques mots à ses enfants et ses petits-enfants. Écrire ce que l'on n'a pas dit, raconter ce que l'on garde enfoui, rendre hommage à ses disparus. Témoigner de son parcours pour ne pas oublier.

«Les mots d'une vie» vous accompagne sur ce chemin, et vous aide à écrire et réaliser votre biographie familiale et personnelle.

lesmotsdunevie@yahoo.com
+33 (0)6 62 31 20 99



← Cosette Harcourt
(1900 - 1976)

PORTRAIT

Cosette Harcourt et le mythique studio photo des vedettes

Née le 20 décembre 1900 dans le 9^e arrondissement de Paris, Germaine Hirschfeld est la fille de Percy Hirschfeld et Sophie Liebmann, émigrés juifs allemands installés en France depuis quelques années. Son enfance de petite Parisienne ne durera que jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale. L'hostilité envers les Allemands devient alors telle, que la famille se résout à fuir, cette fois-ci vers Londres.

Honoré Dutrey



↑ Laetitia Casta
© Studio Harcourt



↑ Tomer Sisley
© Studio Harcourt



↑ Alain Delon
© Studio Harcourt



↑ Johnny Hallyday
© Studio Harcourt



↑ Carole Bouquet
© Studio Harcourt

© Laura Stevens

Aune enfance française succède donc une adolescence anglaise, dont on ne sait rien. Ce n'est qu'à son retour à Paris en 1923 que l'on recommence à avoir des nouvelles de Germaine, mais pour mieux la quitter, puisqu'elle est désormais décidée à poursuivre son existence sous l'identité de Cosette Harcourt, photographe. Et son destin ne tardera pas à se confondre avec celui d'une fascinante institution : le studio Harcourt.

À nous deux Paris !

Les années qui suivent sont des années de formation, autour des studios de cinéma et de photographie surtout, mais aussi à travers une prise de contact avec la vie mondaine. Le domaine d'activités visé par la jeune femme volontaire et indépendante est d'emblée celui du luxe, à l'image de ce que représente la haute couture. Ainsi, elle travaille autant à se perfectionner comme photographe qu'à se créer un réseau au sein du Tout-Paris. Elle affine ses connaissances professionnelles en travaillant comme vendeuse dans plusieurs studios, et glane les éléments techniques et théoriques qui aboutiront quelques années plus tard à la création du style Harcourt. Elle est notamment employée au studio des frères Lucien et Gaston Manuel, un des hauts lieux de la photo publicitaire et de mode de l'époque.

D'autres frères, Jacques et Jean Lacroix, interviennent alors dans notre histoire. Nés respectivement en 1898 et en 1901, ces jeunes hommes d'affaires font partie des personnalités en vue de Paris. Leur créneau : la presse. Leur credo : la presse spécialisée. Jacques est le créatif, Jean le pragmatique. Après quelques tâtonnements avec un périodique consacré à la quincaillerie (l'activité d'où leur famille tire son aisance financière) ils ont rencontré le succès avec le magazine « Guérir ». D'autres suivront, ainsi qu'une agence de publicité.

Entre Jacques et Cosette se noue bientôt une liaison qui durera toute leur vie. Bien sûr, il ne faut pas imaginer une idylle conventionnelle avec à la clé la constitution d'un ménage : ni l'un ni l'autre ne conçoivent leur existence de cette façon. Mais si ce couple hors-normes n'est pas destiné à avoir de descendance, son « bébé » s'appellera studio Harcourt. En effet, Jacques Lacroix entraîne son frère et Robert Ricci – le fils de Nina Ricci – dans une généreuse consolidation financière du studio que Cosette a ouvert en 1933. Du 8^e arrondissement, le studio Harcourt déménage bientôt vers un hôtel particulier au 49 avenue d'Iéna dans le très chic 16^e, une adresse qu'il conservera jusqu'en 1960.

Un business-plan impeccable

Cosette est seul maître à bord de son studio. Ni les frères Lacroix ni les photographes qui travaillent en parallèle pour répondre à la demande ne peuvent infléchir les principes fixés par la créatrice. Malgré cela, la star qui est mise en avant par la publicité est le studio, et non la personne de Cosette. Ainsi en a décidé cette visionnaire, créant de toutes pièces un objet unique.

Comment expliquer le succès du studio Harcourt alors qu'on est doublement en pleine crise ? Crise de 1929 dont les répercussions frappent l'Europe de plein fouet, et crise des grands studios de photo qui périssent par suite du changement de statut de la photographie. Les professionnels du portrait sont maintenant des photographes artistes à l'instar d'un Man Ray. Mais Cosette, qui pense au business autant qu'à l'art, comprend qu'il faut des têtes d'affiches. Elle met à profit son réseau pour démarcher non seulement dans le milieu du spectacle mais parmi les intellectuels. L'écrivain Paul Valéry sera parmi les premiers. Le studio s'équipe d'un central téléphonique pour démarcher les modèles potentiels. On réalise les portraits sans condition d'achat. Mais les clients achètent, séduits. On est reçu dans le grand salon, la maîtresse des lieux

parle avec un accent anglais. Tout respire le luxe et l'excellence. Les tirages sont aussi proposés aux théâtres pour orner les murs de leurs foyers. Puis ce sont les cinémas. C'est ainsi qu'à l'époque où les studios photographiques disparaissent un à un, le studio Harcourt va non seulement survivre, mais prospérer.

Des fondements esthétiques bien précis

Cosette Harcourt n'a jamais caché l'influence décisive exercée sur son travail par celui d'Henri Alekan (voir « Hayom » 94). On ne saurait dire précisément à quelle date ces deux jeunes professionnels passionnés par la lumière se rencontrent, mais la rencontre a eu lieu, et elle a eu lieu avant que le travail du futur grand directeur de la photographie ne se montre au grand public dans ses films. En effet, Alekan ne travaille avant-guerre qu'en tant qu'assistant d'Eugen Schufftan (*Drôle de drame* en 1936, *Quai des Brumes* en 1937, tous deux sous la direction de Marcel Carné) qui, avant de fuir une Allemagne où il ne pouvait plus accepter de travailler, avait signé la photographie de *Metropolis* de Fritz Lang en 1927. À cette école, le jeune assistant assimile les principes mis en œuvre dans l'expressionnisme allemand pour créer un courant qui se révélera déterminant dans

tout le cinéma des décennies à venir. Quant à Cosette, elle pense photo et pas cinéma, mais la démarche en termes d'éclairages rejoint celle d'Alekan : sculpter la lumière pour créer une image en relief, dramatisée et esthétisée, nourrie de l'observation des maîtres flamands.

Les portraits Harcourt poursuivront cette voie plus loin encore que les éclairages d'Henri Alekan : juste retour des choses qui voit la photographie restituer à l'image fixe ce que le cinéma avait emprunté à la peinture. Un style photographique est né, synthétisé par la signature « Studio Harcourt » dont le graphisme typique des années 30 exprime irrésistiblement l'idée de luxe.

suite →

« Se faire photographier chez Harcourt, c'était comme un examen. Les comédiens avaient le trac! »

L'Occupation rebat les cartes

1939 est un sommet dans la carrière du studio. Mais les choses vont vite se compliquer avec la défaite, l'arrivée des lois raciales de Vichy, puis celle des troupes d'occupation allemandes. En 1940, Jacques Lacroix épouse Cosette, dans l'espoir de la soustraire à la persécution qui vise les Juifs. Mais la manœuvre se révèle dérisoire face au zèle des autorités. Alors que son frère s'engage dans la RAF, elle aussi part pour l'Angleterre.

Les Allemands prennent le contrôle du studio, qui devient un nid de collabos, d'espions et de malfaiteurs... Mais continue de fonctionner. Il en ira de même en 1944 à l'arrivée des Américains. Des milliers de portraits sont vendus, à tel point qu'en 1947, Harcourt ouvrira un studio à New York. À l'image de nombreuses vedettes de la chanson ou du cinéma qui ont continué de travailler durant l'Occupation, le studio devra composer avec une réputation quelque peu cabossée. Mais la Patronne ayant repris les rênes, les commandes affluent et un véritable âge d'or débute. Cosette divorce de Jacques Lacroix: « Mon ami, écrit-elle, en des temps troublés vous avez su me protéger de votre nom. Il est maintenant venu l'heure de vous rendre votre liberté afin que vous fondiez famille. Je vous laisse l'espoir

d'une vie conjugale à laquelle je suis hostile ». Apparemment, la vie conjugale n'a pas tenté outre mesure ce généreux compagnon, puisque le couple, qui n'en est peut-être pas un au sens canonique du terme, restera uni jusqu'à la mort de Cosette en 1976. Jacques achètera le Château de Lésigny en 1958 et en fera comme un écrin pour sa compagne, au gré de transformations fantasques jusqu'en 1973.

Pendant les quinze années qui suivent la Libération, le studio Harcourt comporte jusqu'à 8 plateaux et produit 200 images par jour. Il emploie dix photographes, des équipes de retoucheurs, de maquilleuses, d'assistants lumière. Un portrait coûte l'équivalent d'un mois de salaire d'un ouvrier. La clientèle bourgeoise s'ajoute de plus en plus à celle des artistes et autres célébrités.

En haut du grand escalier du 49 avenue d'Iéna Cosette vous accueillait, on prenait une coupe de champagne avant de passer au maquillage. *L'acteur d'Harcourt* figure parmi les *Mythologies* de Roland Barthes: « En France, on n'est pas acteur si l'on n'a pas été photographié par les studios d'Harcourt ».

Un peu de technique

Entre 10 et 60 clichés sont pris pour un portrait. Le choix définitif est opéré de concert par le photographe et le modèle, originellement à l'aide d'une planche de « contacts », c'est-à-dire de tirages de la taille des négatifs de moyen format (pellicule du type « 6x6 »)... Même si depuis 2008, le studio Harcourt est passé de l'argentique au numérique. Cette technologie permettrait une plus haute définition, mais ce n'est pas celle-ci qui est recherchée: pour conserver l'esthétique des portraits de la grande époque un « piqué » extrême serait contre-productif. De même, les éclairages sont toujours confiés aux mêmes types de projecteurs à lampes tungstène que dans les années 30. Entre 6 et 12 éclairages sont utilisés pour un portrait. Deux gros projecteurs éclairent le fond, créant une sorte de halo. Deux petits vont éclairer les



↑ Edith Piaf
© Studio Harcourt



↑ Jean Dujardin
© Studio Harcourt

cheveux et les épaules pour bien détacher le modèle par rapport au fond. Cette distance créée entre le fond et le sujet fait partie de la marque de fabrique Harcourt. Enfin, l'éclairage principal (au moins deux projecteurs) est celui du visage, presque toujours pris de trois quarts avec un côté sombre et un côté clair et une mise en valeur des yeux.

Malgré cette pléthore de sources lumineuses, les clichés sont pris à grande ouverture de diaphragme, car l'absence de profondeur de champ qui en découle fait partie elle aussi du style. On peut observer par exemple que sur un portrait de trois quarts, les cheveux sont nets d'un côté du visage alors que ceux de l'autre côté, plus éloignés de l'objectif de 10 centimètres à peine, sont flous.

Ces lumières cinématographiques de forte puissance (on parle d'un total de 8 KW, soit autant qu'une cuisinière électrique!) dégagent beaucoup de chaleur: cela conditionne techniquement le maquillage, puisqu'il s'agit avant tout d'éviter que le visage ne brille. Mais le

maquillage est pour beaucoup plus que cela dans la conception d'un portrait Harcourt: il prépare le terrain des éclairages en adaptant les parties du visage à la quantité de lumière qu'elles recevront.

Enfin, les retouches sont une étape incontournable. Elles se font aujourd'hui à l'aide du pinceau d'un logiciel, et non plus au pinceau manié à la main, qui intervenait sur le négatif et sur l'épreuve. Les retouches n'ont pas pour but premier d'éliminer des imperfections mais surtout d'amplifier les effets.

Transition vers l'époque moderne

Dans les années 60 l'arrivée de très bons appareils accessibles aux particuliers porte un coup à l'entreprise. Les codes esthétiques ont changé. Les «yé-yé» se font photographier dans la rue par Jean-Marie Perrier plutôt que chez Harcourt. Cosette rend la main en 1973.

Après des années de tribulations, Pierre-Anthony Allard, qui avait d'abord secondé le directeur artistique Thierry Bouët au début des années 80, devient l'unique

photographe et le copropriétaire du studio en 1988. Son portrait de Carole Bouquet en 1995 rejoint les grands classiques d'Harcourt.

Depuis 1991, les 5 millions de négatifs qui constituent le fonds du studio sont pris en charge par la Réunion des musées nationaux. Encombrant, fragile, et même dangereux, car les plus anciens négatifs étaient sur support nitrate éminemment inflammable, cet ensemble, répertorié et conservé à l'aide des techniques actuelles, est le plus volumineux fonds de négatifs de toutes les archives des musées nationaux.

Georges Brassens, Léo Ferré, le général De Gaulle et même... l'abbé Pierre ont fait partie des clients Harcourt. Alors pourquoi pas vous? Aujourd'hui encore, près d'un demi-siècle après la mort de sa créatrice, tout un chacun – et toute une chacune – peut faire réaliser son portrait par le mythique studio domicilié rue de Lotta (16^e, bien sûr). Il vous en coûtera entre mille et deux mille francs. Billet de TGV en sus, tout de même... Le prix à payer pour exister vraiment! 📍

Pour en savoir plus, lire Guillaume Evin: *Cosette Harcourt, un studio de légende*, Éditions Hugo Doc

EXPOSITION

Comment les nazis ont photographié leurs crimes, Auschwitz 1944

En cette année de commémorations du quatre-vingtième anniversaire de la découverte des camps, le Mémorial de la Shoah de Paris présente une exposition inédite sur un thème encore méconnu : l'entreprise de photographie des crimes nazis par les SS à Auschwitz. Elle offre une lecture précise à travers différents prismes, sur ce que les nazis ont voulu cacher au monde.

Paula Haddad

Nul ne se sépare de son bien le plus précieux, moins encore quand celui-ci témoigne de ce qui n'est plus. En 1945, Lili Jacob Zelmanovic Meir, originaire de Hongrie, seule survivante de sa famille – ses parents, ses cinq frères, ses grands-parents maternels, ses tantes paternelles et maternelles et leurs enfants ont été exterminés à Auschwitz – découvre dans une des baraques des SS du camp de Dora-Norhausen où elle est internée jusqu'à la Libération, un album de photos. Celle qui a échappé à la mort à Auschwitz reconnaît, sur certains clichés, le visage des siens, au moment de leur arrivée sur la rampe, avant leur assassinat. Ces images irremplaçables, prises par les nazis, lui appartiennent désormais, et Lili accepte leur seule reproduction en 1946 par le Conseil Juif de Prague qui lui verse alors des droits. Des années plus tard, Serge Klarsfeld sonne à la porte de cette femme, émigrée avec son premier mari Max aux États-Unis, convaincu de l'importance historique de ces clichés, 197 en tout, qui documentent le fonctionnement d'Auschwitz à son apogée : l'été 1944 et la déportation des Juifs de Hongrie.

Accompagnée par le célèbre chasseur de nazis, Lili accepte de faire don à Yad Vashem, en 1980, de l'album dit d'Auschwitz, reproduit depuis dans de nombreuses éditions.

Si ces photos constituent l'ensemble le plus important montrant l'arrivée des convois des Juifs dans un centre de mise à mort et les étapes successives du processus de destruction à Auschwitz, elles révèlent un contexte plus large sur leur histoire. En 2023, Stefan Hördler, Christoph Kreuzmüller et Tal Bruttman publient *Un album d'Auschwitz. Comment les nazis ont photographié leurs crimes* (éd. du Seuil), un travail d'analyse pointu, prolongé par l'exposition actuelle du Mémorial. On doit à deux photographes SS du service anthropométrique d'Auschwitz (*l'Erkennungsdienst*), Bernhard Walter et Ernst Hofmann, la réalisation de centaines de clichés, de mi-mai au début du mois d'août 1944, pour témoigner auprès des dignitaires nazis dont Rudolf Höss, de la parfaite maîtrise des opérations d'extermination des 400'000 Juifs hongrois. La Bauleitung, l'autre service photographique d'Auschwitz a pour mission unique



© Album d'Auschwitz Yad Vashem.

↑ Photo prise par Hofmann où l'on voit une femme lui tirer la langue et une autre mettre un mouchoir sur son nez.

de documenter les travaux entrepris. L'exposition présente la déconstruction de la narration esthétisante des nazis, à travers onze thèmes, qui ne révèlent pas de violence réelle, la mise en scène visant à gommer toute contrainte, mais la réaction des Juifs, parfois quelques minutes avant leur entrée dans les chambres à gaz.

Déconstruire la narration nazie

Aucune photo, aussi orchestrée soit-elle par l'*Erkennungsdienst*, ne révèle seulement ce que son auteur souhaite montrer, plus encore, elle échappe à ce qui n'est pas matérialisable dans un cadre, comme le bruit et les odeurs. Bruits de la vie encore présente, sous forme de gémissements, de pleurs et de cris de la part des déportés, sur l'espace de la rampe, descendus des wagons de leur convoi, et sûrement prêts à désobéir à l'interdiction du silence en parlant avec certains proches. Odeurs des fosses d'incinération à ciel ouvert, notamment derrière la chambre à gaz-crématoire KV, dont les déportés tentent de se protéger, en

plaçant un mouchoir sur le nez, comme le montrent des photos de l'exposition. Autre thème d'analyse des images de l'album, celui de la résistance des victimes, qui contrairement à la mise en scène choisie, n'apparaissent pas nécessairement comme des hommes et des femmes passifs, dans une masse soumise. L'une tire la langue à l'objectif, une autre dévisage Walter, adossée à un wagon. Esther Goldstein fait partie des femmes juives de Hongrie, déportées à Auschwitz et prises en photos à leur arrivée sur la rampe, l'exposition présente son témoignage au procès Eichmann, où elle identifie le déroulement des opérations et les lieux. À chaque « thème » répond une narration, ainsi l'album comporte cinq photos de rabbins prises par Hofmann, présentés ici comme des camarades de classe, le photographe nazi étant un ancien instituteur. Un banc de fortune, apporté pour l'occasion, soutient cette mise en scène avec des Juifs « typiques », sélectionnés en cobayes pour la photo, avant leur assassinat. Une série montre ces Juifs

religieux avec leur couvre-chef, l'autre sans ; illustration de l'atteinte profonde à leur dignité.

L'album d'Auschwitz révèle encore d'autres prismes de lecture sur la déportation, la sélection et le *Kanada* où des prisonniers triaient, jour et nuit, les biens des Juifs gazés et incinérés, là encore mis en scène par les photographes SS.

Peu avant la découverte d'Auschwitz par l'Armée Rouge le 27 janvier 1945, Walter tenta de détruire les photos prises par l'*Erkennungsdienst*, puis s'enfuit avec les derniers SS le 21 janvier 1945. Une partie de ces images furent sauvées des flammes par les prisonniers. De son côté, Alberto Errera, un Juif grec, membre du Sonderkommando, prit début août 1944, alors que les SS réalisaient les dernières photos qui constituent l'album d'Auschwitz, quatre clichés dans la zone de la chambre à gaz-crématoire. Au péril de sa vie. 🕊

PORTRAIT

Art Spiegelman: l'artiste qui a réinventé la bande dessinée

Dan Z.

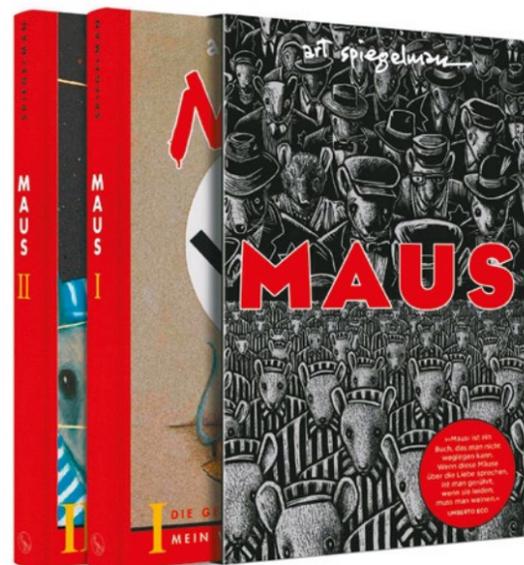


Art Spiegelman, né le 15 février 1948 à Stockholm, est une figure emblématique de la bande dessinée contemporaine, souvent salué pour son audace et son innovation. Fils de parents juifs polonais ayant survécu à la Shoah, Spiegelman a grandi dans le Queens, à New York. Cette enfance marquée par l'histoire familiale et les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale façonnera profondément son œuvre.

Dans les années 1960, Spiegelman s'illustre d'abord comme artiste et éditeur dans le milieu de la bande dessinée underground. Il collabore avec des revues comme «The East Village Other» et «Zapp Comix», développant un style graphique distinctif mêlant humour noir et critique sociale. En 1972, il publie *Maus*, un projet qui lui tient à cœur depuis des années. Ce récit autobiographique, qui raconte l'histoire de son père, Vladek, un survivant de l'Holocauste, utilise des animaux pour représenter différentes nationalités: des souris pour les Juifs et des chats pour les nazis. Cette approche audacieuse et métaphorique lui permet d'aborder des thèmes lourds avec une sensibilité unique. *Maus* est d'abord publié en séries dans le magazine «Raw», qu'il cofonde avec sa femme, Françoise Mouly.

Le succès de *Maus* est monumental. En 1992, l'œuvre reçoit le prix Pulitzer, devenant ainsi la première bande dessinée à recevoir une telle distinction. À travers ses pages, Spiegelman explore la mémoire, la culpabilité et la transmission intergénérationnelle des traumatismes. Mais *Maus* ne se contente pas de raconter une histoire personnelle, il ouvre aussi une voie pour que la bande dessinée soit considérée comme un art narratif sérieux.

Au-delà de ce triomphe, Spiegelman continue à explorer divers médiums et styles. Dans les années 1990, il s'intéresse à la culture populaire et à la représentation des minorités. Ses projets vont des illustrations pour des magazines aux installations artistiques. Il publie également *In the Shadow of No Towers*, une réponse aux événements du 11 septembre 2001, où il mêle ses réflexions personnelles à des réflexions sur l'Amérique



post-11 septembre. Ce travail, à la fois critique et introspectif, met en lumière la paranoïa et la peur qui ont suivi ces événements tragiques.

En parallèle, Spiegelman s'engage dans le milieu académique et devient une voix influente dans le débat sur l'art et la bande dessinée. Ses conférences et ses essais abordent des questions de narration, de mémoire et d'identité. Il est également reconnu pour son rôle de mentor auprès de jeunes artistes et pour sa promotion de la bande dessinée comme un outil de communication et d'éducation.

Dans les années 2000, il poursuit son exploration de l'histoire et de la mémoire avec *MetaMaus*, un livre qui accompagne *Maus* et offre un regard approfondi sur le processus créatif et les réflexions qui l'ont animé. Spiegelman y évoque ses propres luttes et les défis de représenter l'inimaginable.

Aujourd'hui, Art Spiegelman continue de travailler, ses projets étant souvent influencés par les événements contemporains. Il reste un critique acerbe de la société américaine, utilisant son art pour commenter la culture et la politique. Sa capacité à fusionner l'art et le récit personnel fait de lui une figure incontournable du paysage artistique.

L'héritage d'Art Spiegelman est indéniable. En repoussant les limites de la bande dessinée, il a ouvert la voie à de nombreux artistes qui suivent ses traces, prouvant que le médium peut être un

vecteur puissant de récit et d'émotion. En revisitant sans cesse les thèmes de l'identité, de la mémoire et de la survie, il nous rappelle que l'art peut transformer des traumatismes en récits universels, touchant des générations de lecteurs à travers le monde.

Art Spiegelman, toujours en activité, incarne la renaissance de la bande dessinée comme un art de la narration, un outil pour explorer l'humain dans toute sa complexité. Sa voix, aussi pertinente aujourd'hui qu'à ses débuts, continue de résonner et d'inspirer. 📖



ENTRETIEN

La relation parents-enfants et sa complexité

Marion Muller-Colard, écrivaine, théologienne et directrice des éditions Labor et Fides à Genève, nous éclaire sur la relation parents-enfants. Invitée en décembre dernier par l'Association Suisse des amis du Dr Janusz Korczak, elle a donné une conférence intitulée : « Je t'ai pensée élève. Tu es devenue mon maître ».

Liz Hiller



← Marion Muller-Colard

« Je t'ai pensée élève. Tu es devenue mon maître. »

Vous êtes à la fois théologienne et écrivaine. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ces deux vocations ?

Depuis 2006, je suis titulaire d'un doctorat en théologie protestante de la faculté de Strasbourg. Au cours de mes études, j'ai développé une passion particulière pour la Bible hébraïque, ce qui m'a amenée à me spécialiser en littérature rabbinique à Jérusalem. Parallèlement à ma formation académique, l'écriture a toujours occupé une place essentielle dans ma vie. C'est une manière pour moi de m'exprimer. Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé rédiger des récits. Lorsque mes enfants sont nés, j'ai commencé à publier des ouvrages pour la jeunesse, avant de me lancer dans l'écriture de romans, d'essais et de récits traitant de divers aspects de la vie.

Le titre de votre conférence, « Je t'ai pensée élève. Tu es devenue mon maître », fait écho à votre livre, *La vie funambule*. Pourquoi avoir choisi ce titre en lien avec la relation parents-enfants ?

Cette phrase provient en effet de mon livre qui raconte l'histoire poignante d'une lettre adressée à une petite fille dont la mère, gravement malade, est décédée après une longue épreuve. C'est une histoire réelle, située au cœur de l'expérience la plus dure qui soit : la confrontation à la mort. Cette petite fille est devenue, dans sa fragilité, une sorte de fil conducteur qui nous a permis de nous accrocher à la vie. La relation brève mais intense entre cette mère malade et

sa fille représente une immense leçon de vie. Comme je l'écris dans le livre : « J'enseignais la philosophie lorsque tu es née. Nous avons plaisanté, ta mère et moi, sur les leçons que j'aurais à te donner. Je t'ai pensée élève. Tu es devenue mon maître ».

Quel regard portez-vous sur la relation entre parents et enfants ?

Ce que je trouve fascinant dans cette relation, c'est que l'enfant, en arrivant au monde, est à la fois un être totalement neuf et inédit, tout en représentant une continuité des générations. Suspendu entre l'inédit et le déjà-vu, il est un lien vivant entre le passé et l'avenir. L'enjeu, pour les parents, est d'inscrire l'enfant dans une histoire tout en lui permettant de tracer la sienne, nouvelle, qui deviendra à son tour la nôtre, tout comme la nôtre, en son temps, était un peu la sienne.

Percevez-vous une différence entre la relation de l'enfant avec sa mère et avec son père ?

Je pense que ces distinctions sont largement façonnées par des constructions culturelles, et qu'elles sont en train d'évoluer. La société actuelle, plus libérale, tend à déconstruire les stéréotypes de genre, ce qui s'applique aussi à la parentalité. Par exemple, l'idée selon laquelle le père incarne la raison et la mère l'affectivité me semble réductrice et limitative. J'aime beaucoup cette citation de Roland Barthes, dans son journal de deuil, à propos de la mort de sa mère : « On ne parle jamais de l'intelligence d'une mère, comme si c'était amoindrir

son affectivité ». Cela révèle qu'on attend de la mère qu'elle soit avant tout affective, alors qu'elle peut aussi être porteuse d'intelligence et de culture. Aujourd'hui, il y a une revendication, de la part des pères comme des mères, de pouvoir se situer au-delà de ces clichés et de participer pleinement aux deux aspects de la parentalité : l'intelligence et l'affectif.

Selon vous, qu'implique la transmission d'un parent à son enfant ?

Dans l'Évangile de Luc, le passage connu sous le nom de « Parole du fils prodigue » évoque la demande d'un fils à son père qui lui offre autre chose que ce qu'il avait demandé : la responsabilité de sa propre vie. En traduisant littéralement, le père « partage la vie » avec son fils, un don qui va au-delà du simple héritage matériel. C'est une transmission de la responsabilité d'être vivant. Et cette responsabilité ne peut être donnée qu'en abandonnant le contrôle. C'est peut-être cela que le père transmet à son fils, à savoir la capacité d'assumer sa propre vie, au risque de ne jamais permettre au fils de sortir de l'enfance. Ce qui distingue un adulte, c'est sa relation au temps, sa capacité à se mouvoir, à s'adapter. Et si notre rôle de parents était de rester à notre place, en accomplissant ce que mon amie philosophe Carole Widmaier appelle « notre devoir de ringardise » ? Rester adultes, dans notre position, pour faire de la place aux nouvelles générations, comme le disait Hannah Arendt : « Les enfants sont une promesse infinie de recommencement ». 🍷

Steve Krief

VAGUE KLEZMER À TEL-AVIV

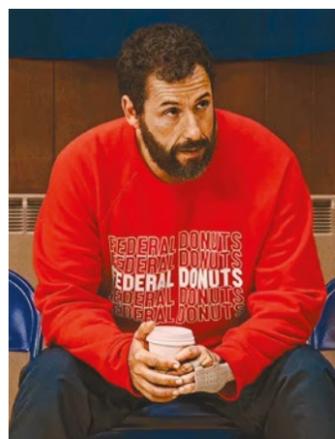
Depuis novembre 2024, une vague de joie, de danse et de résilience inonde Tel-Aviv, bien au-delà de ses célèbres plages. Et cela jusqu'au 24 juin 2025.



Ainsi, une série de concerts klezmer mis en lien avec la musique israélienne contemporaine enchantent les foules du musée d'Art de Tel-Aviv, dans son auditorium Recanati. Les concerts prévus les 6 et 13 mai 2025 mettent en scène une rencontre enthousiasmante du Jewish Street Trio allant des chants bibliques aux musiques israéliennes récentes, au fil des notes des pianos, basses, accordéons et clarinettes. Ils interprètent des classiques tels *Avinou Malkenou* et *Adon Olam*, puis voyagent dans les shtetls pour atterrir dans les chants de Sasha Argov et Nahum Heiman.



© 2022 Netflix, Inc.



ADAM SANDLER

La principale figure de l'humour juif new-yorkais contemporain retourne à ses premières amours cinématographiques avec la suite de son premier classique *Happy Gilmore*.

Lequel mit en scène un ex-joueur de hockey reconverti en golfeur, entraîné par Carl Weathers (Apollo dans *Rocky*) et soutenu par Richard Kiel (Requin dans deux James Bond) tandis que sa grand-mère est maltraitée par l'infirmier Ben Stiller. Cette suite réalisée par Kyle Newachack, coécrite par Adam Sandler et Tim Herlihy, réunit la plupart des acteurs du premier opus. Le tournage a débuté le 8 septembre 2024, à l'occasion du 58^e anniversaire de Sandler. Parmi les célébrités conviées pour des caméos, le golfeur Jack Nicklaus, le catcheur juif Milton Jay Friedman et surtout Eminem ! Dans une interview, Sandler a déclaré : « Je connais Eminem depuis longtemps, c'est un type formidable. Il est venu et a été très drôle. Je crois qu'on a passé une journée avec Eminem, et il n'a pas arrêté de tourner, c'était dingue ! » La sortie du film sur Netflix est prévue pour juillet 2025.

STEVEN SPIELBERG

Une des images les plus mythiques de l'œuvre de Spielberg est sans aucun doute le vélo s'envolant dans le ciel avec la lune comme toile de fond dans *E.T.* Spielberg, grand maître des voyages dans le temps et l'espace, est en perpétuel partage de valeurs humanistes, malgré parfois quelques risques de se faire dévorer par des requins ou dinosaures. Il travaille actuellement sur un projet dont la sortie est prévue pour l'été 2026.

David Koepp, qui travailla avec Spielberg sur *Jurassic Park* et *La Guerre des mondes*, a été missionné pour l'écriture du scénario. Selon certaines indiscretions, il s'agit d'un film basé sur l'histoire d'un ovni. Ce que certains adultes prétendent avoir perçu dans les cieux et tous les enfants dans leurs rêves. Comme ceux nombreux qui peuplèrent et influencèrent l'enfant et réalisateur en devenir dans son film précédant celui-ci, l'œuvre autobiographique *The Fabelmans*.

NOA COHEN & IDO TAKO

La haine antisémite semble sans limite en matière d'inspiration.



© Netflix

Alimentée par toutes sortes de frustrés traquant et/ou inventant tout reproche possible transformable en appel aux meutes à accomplir leurs menaces par procuration. Dernier grand délire en date, un appel au boycott du film *Mary* de D.J. Caruso,

produit par Netflix, dans lequel l'actrice et l'acteur israéliens Noa Cohen et Ido Tako incarnent Marie et Joseph. Avec la présence de l'immense Anthony Hopkins dans le rôle du roi Hérode. Le « reproche » principal, accompagnant les classiques accusations contemporaines de « génocide » : que deux personnages « palestiniens » soient interprétés par des Israéliens, dans une forme de réappropriation ! C'est à l'inverse une désappropriation d'oublier le judaïsme des personnages bibliques habitant la région avant l'exode forcé par les Romains. Et en guise de flotte accompagnatrice, les flots habituels de messages directement antisémites. Le tournage s'est déroulé avec grand enthousiasme au Maroc, ne leur en déplaise...

MEL BROOKS

À 94 ans, Clint Eastwood continue de réaliser des chefs-d'œuvres !



© Agence / Bestimage

Mais à côté de Mel Brooks, c'est pratiquement un enfant, celui-ci ayant 98 ans ! L'indétrônable Brooks, qui confirma ce statut en disant face caméra dans *La Folle Histoire du monde* : « It's good to be a king ! ». Mais le roi est également capable de participer à des projets plus modestes ou de tenir des rôles plus discrets. Ainsi, on le verra, ou plutôt on l'entendra cet été dans *Enormous*, un court-métrage animé réalisé par Doug Sweetland et écrit par Stephen Kramer Glickman. Une œuvre de huit minutes, basée sur un épisode de dépression surmonté par Glickman grâce à son chien. Très ému par l'acceptation de Brooks de participer à ce modeste projet, le réalisateur déclara : « Je suis extrêmement reconnaissant à l'icône qu'est Mel Brooks et à tous mes collègues talentueux qui se sont rassemblés pour m'aider à réaliser ce projet passionnel. J'espère que ce petit film au cœur immense inspirera de nombreuses personnes qui traversent des épreuves de la vie à retrouver la joie. » Et puis, aucune dépression ne résiste à Brooks qui les fait exploser de rire depuis 60 ans !

SCARLETT JOHANSSON

La grande actrice relève un défi : passer derrière la caméra ! Son premier film *Eleanor the Great* devrait sortir durant l'été 2025.



© Marvel Studios

L'histoire d'une dame de 90 ans originaire de Floride développant une amitié inattendue avec une étudiante new-yorkaise de 19 ans. La dame est incarnée par June Squibb et l'étudiante par Erin Kellyman, vedettes de Broadway. Squibb reçut sa première nomination pour un Oscar en 2013 pour son rôle dans *Nebraska*, à l'âge de 84 ans ! Au casting également, leur collègue des planches Jessica Hecht et la star Chiwetel Ejiofor que l'on découvrit dans *American Gangster* et qui fit

sensation dans *12 Years a Slave*. Johansson et Hecht avaient d'ailleurs partagé la scène de Broadway pour *A View From the Bridge*. Également à l'écran, dans le rôle du rabbin Cohen, Stephen Singer qui vient de tourner la comédie *Bad Shabbos*. *Eleanor the Great* est un projet intimiste courageux pour Johansson qui alterne entre superproductions et œuvres théâtrales et cinématographiques aux budgets plus modestes.

ENTRETIEN

Norbert Saada

Partie 2

Voici la deuxième partie de l'entretien avec Norbert Saada, producteur du film *Monsieur Klein* avec son ami Alain Delon, comme nous l'avons vu dans le numéro précédent de « Hayom ». Nous évoquons avec lui ses grandes rencontres de producteur musical avec Jacques Brel, Charles Aznavour, Enrico Macias, mais aussi les stars américaines Elvis Presley, Sammy Davis Jr... lorsqu'il travaillait pour l'incontournable Eddie Barclay.

Steve Krief

← Sammy Dais Jr et Norbert Saada

Vous avez vécu les grandes heures de Saint-Germain en compagnie de ces grands artistes en devenir. Lesquels garderont un lien très fort avec le lieu où ils ont apprécié l'art des autres, et ont ainsi développé leur propre musique. C'est le cas de Jacques Brel, dont vous racontez l'attachement à l'Échelle de Jacob, rue Saint-Benoît.

Quand Jacques Brel a annoncé à Charley Marouani, qui était son agent et très bon ami, qu'il mettait un terme à sa carrière de chanteur, il a ajouté qu'il souhaitait, avant cela, réaliser encore deux ou trois concerts. Notamment là où il avait démarré, touchant alors 20 francs par jour. Reconnaisant, il a donc joué gratuitement 15 jours à l'Échelle de Jacob. En ce lieu qui avait eu confiance en lui, qui lui avait donné sa chance.



↑ Nancy Holloway, Elvis Presley et André Pousse

Une rencontre inimaginable également lorsque vous amenez Elvis Presley à la boîte d'André Pousse: le Dieu du rock chez la bande à Audiard!

Johnny m'a fait apprécier le talent d'Elvis auquel je n'étais pas très sensible au début. Un jour, l'artiste Nancy Holloway me demande si je connais un lieu sympa pour une soirée en compagnie d'un ami qui finissait son service militaire et qui arrivait à Paris: Elvis Presley. Je rencontre ainsi ce jeune homme très sympa et leur propose d'aller dans une boîte à la mode à l'époque: la Locomotive, dirigée par mon ami André Pousse et Kiki Chauvière. J'appelle donc André. Je lui dis que je suis avec Elvis Presley et demande si je peux rentrer discrètement. Il ne me croit pas, me répond: « Arrête de me prendre pour un con! » et raccroche. Je m'y rends avec Nancy et Elvis. Vu que personne ne pouvait imaginer qu'Elvis Presley s'y trouverait ce soir-là, on traverse la salle sans émeute et on passe une soirée merveilleuse avec André. Dix ans plus tard, je revois Elvis à Los Angeles. Je lui propose

d'organiser un concert au stade de foot de Paris. Du jamais vu à l'époque. Je vais donc voir les propriétaires du Parc des Princes. Ils refusent catégoriquement sous prétexte qu'un concert abîmerait la pelouse! Je leur propose de changer la pelouse après, leur expliquant la dimension de ce concert historique, mais ils ne bougent pas. Bien plus tard, en 1969, j'assiste au concert d'Elvis à Vegas. Dans sa loge, il me demande d'emblée: « Comment se porte la pelouse du Parc des Princes? » (rires)

En 1962, vous allez au Liban pour gérer une boîte, votre première grande expérience dans le domaine.

Oui, ça a été assez dingue. Suite à une rencontre avec des Libanais enthousiastes au club Saint-Hilaire, je travaille en tant qu'animateur-danseur au Stéréo Club de Beyrouth. À 100 mètres, au club Le Phénicie, débute un chanteur du nom d'Enrico Macias. Il chante à moitié en français, à moitié en arabe. Macias et moi, on se retrouve sur le trottoir à la coupure. Un de ses bassistes est tunisien. On rigole tous ensemble. Et quatre mois plus tard, il était devenu une grande star.

suite →

Ces années-là à Beyrouth devaient être magnifiques.

C'était la plus belle ville du monde, tous les soirs accueillait des fêtes extraordinaires. Lundi, mardi, mercredi... les soirées chez les gens, dans les établissements, une plus dingue que l'autre. Dans les années 1960, c'était la ville la plus festive au monde, la plus heureuse. Grâce à mon succès en tant qu'animateur-danseur dans la boîte, j'ai rencontré une dame qui m'a demandé de l'aider pour le festival de Baalbek. Le retour à Paris sera également magique, puisque je serai engagé par Eddie Barclay en 1964 et aurai rapidement l'immense bonheur d'enregistrer mon idole, Charles Aznavour, celui avec qui j'allais partager une amitié de soixante ans. Notre première collaboration artistique concerne la chanson *Que c'est triste Venise*. J'avais d'ailleurs croisé Charles à Beyrouth en 1962, lorsqu'il était venu chanter au Casino.

Dans ces années et dans cette région, vous avez également rencontré le roi Hussein de Jordanie.

Oui, tout à fait. Il m'a fait visiter Jérusalem-Est, alors sous contrôle jordanien, en me disant : « De l'autre côté, il y a des Juifs », car il savait que j'étais juif. Plus tard, le roi Hussein est venu à Paris et je l'ai invité à venir chez Castel, mais Castel n'a pas voulu que les gardes du corps entrent. Donc on est parti manger ailleurs, on a passé une très belle soirée.

En 1965, vous faites aussi votre premier voyage en Israël.

Oui, mon grand-père venait de décéder. Sa femme travaillait dans une usine à Beer-Sheva. Ce premier voyage fut très émouvant. La nuit qui précéda la guerre des Six jours, je devais enregistrer avec Sammy Davis Junior à Paris et organiser ses concerts à l'Olympia. On m'a demandé d'enregistrer un pot-pourri de 45 minutes pour un show prévu en Allemagne. Lucien Maurice, qui était mon témoin de mariage et directeur d'Europe 1, me prévient que

la guerre a commencé et me déconseille de maintenir le concert de Sammy Davis à l'Olympia, que ce serait dangereux à cause des manifestations de haine liées à sa judéité. Je lui réponds que c'est complet et que bien sûr il va donner ce concert à l'Olympia. Le soir venu, il fait un tabac, toute la salle est debout. Sammy me propose de dîner ensemble le lendemain et me demande de venir le chercher à 20h à l'hôtel. Je trouve ça un peu étonnant de dîner si peu de temps avant son deuxième concert. Le soir venu au resto, il est habillé comme s'il allait entrer sur scène. Il me dit : « Il y a la guerre en Israël, je n'ai pas le cœur à chanter. Plus tard, je ferai une soirée supplémentaire et vous serez remboursé. » Il lève son verre de vin et dit : « Lehaïm ».

Sammy Davis junior, qui était probablement un des plus grands artistes de tous les temps, savait tout faire sur scène, un petit peu comme votre ami Jean-Pierre Cassel en France. Il fut aux États-Unis le roi du music-hall. Ce fut d'autant

plus difficile pour Sammy Davis junior que, étant noir, il a été victime de racisme et cela dès l'enfance, lorsqu'il jouait au sein du Will Mastin trio avec son père et son oncle.

Frank Sinatra l'a régulièrement défendu contre les racistes. Notamment lorsqu'on lui a refusé le droit d'entrer au Sands. Sinatra a fait un scandale. Il a dit au patron du Sands : « Si Sammy ne rentre pas, je ne chante pas non plus ! » Concernant Jean-Pierre Cassel, un merveilleux ami, j'ai eu le plaisir de produire ses disques et surtout de rencontrer Jean-Pierre Melville avec qui il jouait dans ce film référence sur la Résistance : *L'Armée des ombres* (1969). J'avais alors un projet de film sur Jean Moulin. Melville, Résistant lui-même, possédait de précieux documents d'archives, qu'il a accepté de me confier. Malheureusement, il est décédé peu de temps après. Son neveu, Rémy Grumbach, a trouvé ses archives sur Jean Moulin grâce auxquelles j'ai pu préparer le film. Je me suis battu pour que Trintignant joue le rôle car je trouvais qu'il y avait une certaine ressemblance. Je déjeune avec Jacques Deray à la Maison du caviar, afin de lui proposer la réalisation. On est en train de discuter des dates de tournage et on entend tout à coup un flash info annonçant que Klaus Barbie a été arrêté par les Français. Cela devenait très tendu pour faire ce genre de film en plein procès Barbie et on a malheureusement abandonné le projet.

Face à l'acteur principal de *L'Armée des ombres*, Lino Ventura, vous avez dû abandonner un autre projet, d'ordre culinaire.

J'adore préparer à manger pour les proches, en particulier les pâtes. Parmi eux, un grand nombre mangeait également chez Lino, qui était un de mes grands amis. Cela le rendait furieux d'entendre des compliments sur ma préparation de pâtes, dans ce domaine que Lino estimait réservé à sa cuisine (rires). Agacé, il débarque un jour à l'improviste et me demande d'assister à ma préparation de sauce. Tandis que je m'exécute en cuisine, il me dit après un long silence : « Reste à ton couscous ! » En rigolant bien sûr. C'était un homme merveilleux. 🍝



↑ Lino Ventura, Jean Carmet et Norbert Saada



↑ Norbert Saada et Johnny

Soirée avec Charles Aznavour et Eddie Barclay ↓





PLAN RAPPROCHÉ

Ludwig Guttman: à l'origine des Jeux Paralympiques

Patricia Draï

L'année 2024 demeurera assurément dans les mémoires. Cette année-là, les Jeux Olympiques d'été ont rassemblé des millions de spectateurs à Paris et de téléspectateurs dans le monde entier. La France a réussi son pari en organisant le plus formidable événement sportif international : les Jeux Olympiques, suivis quelques jours plus tard par les Jeux Paralympiques. En effet, du 28 août au 8 septembre 2024, ce sont les athlètes en situation de handicap qui ont réalisé, à leur tour, des performances remarquables...

suite →

COMMENCEZ VOTRE CARRIÈRE CHEZ NEUROTH DÈS MAINTENANT:

NOUS RECHERCHONS UN AUDIOPROTHÉSISTE.

(h/f/d)

En tant qu'audioprothésiste qualifié, vous aimez tout particulièrement allier conseil personnalisé, technique et artisanat? Vous avez à cœur de trouver la solution optimale pour chaque client? Alors vous êtes à la bonne adresse chez nous. Nous recherchons un audioprothésiste pour un poste de responsable de centre auditif, à pourvoir immédiatement ou selon accord.

Vos tâches:

- > Conseil et suivi actifs des clients et des personnes intéressées par nos solutions auditives
- > Conseil et vente de systèmes auditifs et d'accessoires à la pointe du progrès
- > Établissement et entretien de relations durables et à long terme avec les clients
- > Gestion et planification du personnel
- > Réalisation de mesures auditives et de moulages/scans des oreilles
- > Service et petites réparations

Ce que vous apportez:

- > Formation d'audioprothésiste achevée
- > Passion pour votre métier
- > Connaissances actuelles du secteur et du marché
- > Goût pour le contact avec les clients et grande empathie
- > Très bonne maîtrise de l'allemand à l'oral et à l'écrit (langue maternelle ou niveau langue maternelle)
- > Esprit d'entreprise et expérience en gestion
- > Bon sens commercial et aisance dans l'utilisation de l'informatique
- > Bonne présentation et apparence soignée

Pas seulement un métier:
une vocation.

neuroth.com/fr-CH/carriere/

Temps plein

Zurich-Wiedikon



Ce que vous pouvez attendre de nous:

- > Un environnement moderne et axé sur le travail d'équipe
- > Des magasins et une infrastructure dotés d'équipements professionnels
- > 5 semaines de vacances pour tous les collaborateurs et des horaires de travail attractifs
- > Jours fériés payés
- > Des conditions-cadres modernes en matière de rémunération, d'assurances sociales et d'avantages sociaux
- > Des formations initiales et continues régulières ainsi que des offres d'e-learning variées

Cela vous intéresse-t-il de prendre en charge une mission passionnante et variée au sein d'une entreprise familiale florissante, active sur le plan international, et de faire partie de notre équipe?



Scannez le code QR et
postulez directement.

 **NEUROTH**

ENTENDRE MIEUX • VIVRE MIEUX

Le nom de Pierre de Coubertin est depuis longtemps associé à l'événement sportif mondial. Pourtant, l'histoire semble avoir quelque peu oublié qu'à l'origine des Jeux Paralympiques, un homme a œuvré, appelé le « Pierre de Coubertin des paralysés » par le Pape Jean XXIII.

Brillant neurochirurgien d'origine juive, né en 1899, Ludwig Guttmann dirige un service de neurochirurgie à Hambourg, mais en 1939, il doit s'exiler lorsque le régime nazi pourchasse les Juifs. Avec sa famille, il part en Angleterre et obtiendra la nationalité de son pays d'adoption en 1945.

À la demande du gouvernement britannique, il fonde à Stoke Mandeville, près de Londres, le Centre national des blessés de la moelle épinière et travaille avec des vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Ses recherches portent sur la stimulation et la régénération du système nerveux. Son objectif est d'allonger l'espérance de vie des personnes paraplégiques, très courte à l'époque.

Pour ce médecin, le bien-être psychologique ne peut que favoriser la réintégration sociale et professionnelle des patients : « Jusqu'à alors, le problème était sans espoir, car il fallait non seulement sauver la vie de ces hommes, femmes et enfants paraplégiques et tétraplégiques, mais encore il fallait leur redonner leur dignité et en faire des citoyens heureux et respectés » affirmait le docteur Guttmann.

C'est dans ce contexte que naissent, sur l'initiative du médecin, les premiers Jeux de Stoke Mandeville, simplement nommés « Journée sportive ». Organisés le 29 juillet 1948, premier jour des Jeux Olympiques de Londres, ils proposent aux compétiteurs - 14 hommes et 2 femmes en fauteuil roulant - de s'affronter au tir à l'arc, au tennis de table ou encore au billard. L'engouement est tel que les jeux sont à nouveau programmés l'année suivante pour devenir bientôt un événement récurrent.

Ainsi, dès 1952, l'événement revêt une dimension internationale et au fil du temps, de nombreux athlètes en fauteuil



© Photo PA Images/Alamy Stock Photo

↑ Dès la fin des années 1940, le neurochirurgien juif allemand Ludwig Guttmann (ici en juillet 1961, au centre, debout) organise chaque année les Stoke Mandeville Games « pour paralysés ».

participent aux Jeux Paralympiques, pas moins de 400 en Italie où se déroulent les Jeux en 1960. En 1976, à Toronto, au Canada, 1'657 athlètes - dont 253 femmes (on ne parle pas encore de parité...) - représentant 40 nations. Ce n'est qu'en 1984, alors que 5'000 personnes assistent à cette édition, que le titre « Jeux paralympiques » est officiellement validé par le CIO (Comité International Olympique).

Il est à noter que les épreuves des Jeux Paralympiques se déroulent pour la première fois en 1988 sur les mêmes sites que les JO à Séoul en Corée du Sud. Puis, à partir de 2001 et à la faveur de l'accord conclu entre le CIO et le Comité Paralympique International (IPC), l'organisation deviendra pérenne : sites sportifs partagés, prise en charge des frais des athlètes qui, désormais, s'affrontent quelques jours seulement après la clôture des JO.

Que de chemin parcouru depuis les Jeux de Stoke Mandeville en 1948 ! La compétition est désormais devenue, au fil des années, un événement d'envergure internationale. En 1980, et en hommage à la détermination et au leadership du docteur Guttmann, la flamme paralympique est partie de Stoke Mandeville, en Angleterre, là où tout a commencé.

Sans nul doute, le docteur Ludwig Guttmann a joué un rôle prépondérant dans cette extraordinaire aventure et jusqu'à son décès, son engagement n'a jamais faibli. Souvenons-nous de ce médecin visionnaire qui a mis ses compétences et son humanisme au service des athlètes paralympiques... 🇮🇱

Hommage



Quelques mois après le succès des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris, nous avons appris le décès, à l'âge de 103 ans, d'Agnès Keleti, née à Budapest en 1921, survivante de la Shoah. Après avoir remporté dix médailles olympiques en gymnastique, elle a vécu quelques années en Israël où elle a contribué à bâtir le programme de gymnastique et entraîné l'équipe nationale israélienne.

© Noam Ekhaus



INTERVIEW EXCLUSIVE

Noa Kirel:

« Je travaille dur pour relever des défis complexes et ne jamais abandonner »

Nathalie Hamou, Tel-Aviv.



← Noa Kirel à New-York

On la surnomme la Taylor Swift d'Israël. Et pour cause : rien ne semble pouvoir arrêter Noa Kirel, 23 ans, la plus célèbre des pop stars de son pays, qui a gagné cinq MTV Europe Music Awards en six années de carrière. Après avoir remporté la troisième place de l'Eurovision 2023 à Liverpool, avec la chanson Unicorn, l'interprète incarne à la fois une success story et des valeurs auxquelles l'État hébreu adhère toutes générations confondues. Native de Ra'anana, celle qui écrit, chante, danse et joue la comédie, s'est aussi illustrée par sa détermination et son esprit d'entreprise. Ambassadrice de marques telles que Adidas, Peugeot ou Galaxy AI, elle fascine autant par son talent que par son éthique de travail.

Depuis les événements tragiques du 7 octobre, comme la plupart des artistes israéliens, son agenda a certes été radicalement modifié. Ce jour-là, la star se trouvait en Allemagne en compagnie de son petit ami, le footballeur Daniel Peretz, membre de l'équipe nationale d'Israël et gardien de but du Bayern de Munich. Deux semaines plus tôt, elle s'était produite devant 120'000 personnes lors d'un concert géant à Tel-Aviv. Mais en ce début 2025, lorsque nous lui avons demandé à quoi ressemblerait son année, Noa Kirel semblait n'avoir rien perdu de son hyperactivité.

À l'issue d'une série-marathon de représentations (le traditionnel « Pestigal » israélien étalé entre la fin décembre et le début février), l'artiste était dans les *starting blocks*, menant de front la sortie d'un nouveau single (*Like what you see*), un voyage à Los Angeles pour un concert au bénéfice des victimes des incendies meurtriers, sans compter la préparation du tournage d'une telenovela en Argentine, et les répétitions pour son grand concert prévu le 14 avril à Tel-Aviv. Interview exclusive.

L'antisémitisme a toujours existé, mais il s'est intensifié cette dernière année. Il faut combattre ce phénomène abject, le condamner et promulguer des lois pour que les antisémites soient considérés comme des criminels.

Quel est votre état d'esprit après plus de 16 mois éprouvants pour Israël, alors que le pays a vécu dans l'angoisse pour ses otages comme pour ses soldats... Et comment vous préparez-vous à la reprise de vos concerts en Israël et à l'étranger ?

J'essaie toujours d'être optimiste et active. Depuis le début de la guerre, j'ai rencontré des milliers de personnes qui ont vécu des atrocités : des familles détruites, des enfants qui ont été captifs du Hamas. Entendre leurs récits si proches de moi, c'est une expérience bouleversante, parfois comparable à ce que nous avons étudié en cours d'histoire à l'école.

Je connais personnellement deux otages de Kfar Aza, Gali et Ziv Berman, deux ingénieurs en sons et lumières. Juste avant d'être enlevés par le Hamas, ils ont travaillé en septembre 2023 pour mon concert au parc Hayarkon de Tel-Aviv. J'ai souvent pensé à eux et prié pour qu'ils rentrent chez eux le plus vite possible. Nous avons assisté à partir de la fin janvier au retour d'otages détenus depuis plus d'un an qui sont revenus malnutris, affamés, avec des maladies physiques et mentales. Ramener les otages est une obligation morale. Malgré tout, la musique reste essentielle pour le peuple d'Israël. Je ne baisse pas les bras et maintiens cette année mon concert au parc Hayarkon, le lundi 14 avril. Je suis très enthousiaste à l'approche des répétitions.

Votre retour à l'écran est attendu au tournant avec la sortie prochaine du thriller Wonder (Paramount/Yes Studio), ainsi que votre rôle dans une série argentine. Comment cette aventure artistique s'intègre-t-elle dans votre parcours de chanteuse pop ?

J'ai toujours combiné ma passion pour le jeu d'actrice avec mon amour pour la musique et la création. Mais cette année marque une étape décisive dans ma carrière internationale et dans l'ampleur des projets auxquels je participe. Je me prépare actuellement pour le tournage d'une telenovela internationale qui sera filmée en Argentine et diffusée dans le monde entier. Je travaille avec une équipe reconnue pour les séries les plus emblématiques de l'industrie de la telenovela. Chaque jour, j'étudie l'espagnol avec une enseignante personnelle, je répète, je lis des textes et je prends tout cela très au sérieux. En parallèle, la série pour Yes a été un défi, car elle s'adresse à un public adulte. Ces projets enrichissent mon parcours artistique et élargissent mes horizons.

Votre grand-père paternel a fui l'Autriche en 1939. Que ressentez-vous face à la résurgence de l'antisémitisme dans le monde et au boycott des artistes israéliens, notamment à l'approche de la prochaine Eurovision ?

L'antisémitisme a toujours existé, mais il s'est intensifié cette dernière année. Il faut combattre ce phénomène abject, le condamner et promulguer des lois pour que les antisémites soient considérés comme des criminels. Malheureusement, même à l'Eurovision, la politique et l'antisémitisme se mêlent à la compétition, au lieu de se concentrer sur la musique, les performances, les paroles, les mélodies et les spectacles offerts par les participants.



← Noa Kirel à New-York

Une Eurovision, riche en symboles

Survivante du massacre commis le 7 octobre lors du festival Nova, l'artiste Yuval Raphael représentera l'État hébreu à Bâle lors de l'Eurovision 2025. L'an passé, la chanson *Hurricane* interprétée par Eden Golan avait relayé la tragédie nationale lors du concours. Originaire de Ra'anana, Yuval Raphael avait survécu aux attaques en se cachant sous des cadavres dans un abri antimissile... Elle a affronté en finale Daniel Waiss, un autre survivant dont les parents ont été assassinés (sa mère en captivité) au kibboutz Be'eri pendant cette funeste journée, ainsi qu'une candidate arabe israélienne. Lors du concours, elle interprétera une mélodie écrite et composée par Keren Peles, qui comprend des vers du Cantique des Cantiques. Autre choix judicieux et plus surprenant, celui de l'Azerbaïdjan qui enverra Asaf Mishiev, un chanteur juif de 32 ans, pour représenter le pays. Mishiev sera le deuxième membre de la communauté des Juifs des montagnes, également connue sous le nom de Juhuro, à concourir à l'Eurovision, après l'Israélienne Sarit Hadad, qui représentait l'État hébreu en 2002. Cette communauté trouve ses racines dans l'Empire perse et vit dans le Caucase depuis le V^e siècle de notre ère. Pour autant, le pays est à 97% musulman, les Juifs ne représentent que 0,1% de la population. En mettant en avant cet artiste, l'Azerbaïdjan valorise non seulement sa longue histoire de diversité culturelle et de coexistence, mais prend aussi fermement position contre l'antisémitisme. 🇮🇱

Est-il important pour vous de vous présenter et d'agir comme un ambassadeur d'Israël dans le cadre de la « hasbara » (diplomatie publique, en hébreu) ?

Je me produis beaucoup à l'étranger, et partout, je suis avant tout israélienne, juive et fière de l'être. Je parle de cela ouvertement, sans peur, ni hésitation.

Vous avez récemment signé avec la société de distribution The Orchard (filiale de Sony).

Est-ce une démarche qui reflète votre désir d'affirmer votre indépendance et votre authenticité dans votre processus créatif ?

L'idée était de mettre sur pied une société d'édition de chansons indépendante. Dans l'époque difficile que nous traversons, c'est un véritable pari. Mais, c'est tout à fait possible.

Vous êtes perçue comme un modèle pour la jeunesse israélienne, grâce à votre talent et à votre éthique de travail.

Quelle est votre vision de la jeune génération, de sa résilience et de ses valeurs ?

C'est une génération incroyable, qui grandit dans un environnement plus inclusif et tolérant. C'est une génération victorieuse, qui se bat pour son pays, et qui incarne l'innovation technologique. Je suis heureuse de faire partie de cette époque.

Quels sont les rêves que vous n'avez pas encore réalisés, notamment en termes de collaborations ou d'exploration de nouveaux horizons artistiques ?

J'ai encore de nombreux rêves. Chaque jour, je travaille dur pour les réaliser, relever des défis complexes et ne jamais abandonner. J'explore constamment de nouveaux publics, de nouvelles directions, et je m'efforce de m'améliorer jour après jour.

“Luck shouldn't be part of your portfolio.”

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch

© Production : Kamila chantov
Coiffure et maquillage : Henry De la paz
Photo : Noam Ekhaus
Stylisme : Shahar Harel



Haute-Rive Contemporary



Year 2024 | Oil on Canvas | 27.5 inches by 31 inches



www.hrcontemporary.com

Recent work:

NUMBER 87

PATRICK MIMRAN